N° 163 1er Avril 1933

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'exercice de la présence de Dieu dans l'oraison

« Se mettre en présence de Dieu » est un des préludes classiques de l'oraison mentale. C'en est même le plus important; et cependant c'est celui auquel on trouve, surtout dans les débuts, le plus de difficulté. Les notes qui suivent ont servi d'abord à la formation spirituelle des jeunes clercs d'un grand séminaire; elles pourront peut-être aussi rendre service à d'autres âmes.

I

Rien de plus facile que de se représenter, par l'imagination, des personnages disparus depuis longtemps ou même n'ayant jamais existé, par exemple des héros de l'antiquité classique ou des héroïnes de roman. On les

fait « vivre » ou « revivre » avec intensité; mais on n'est pas dupe de sa propre fantaisie, et quand la « vie réelle » reprend ses droits, on les laisse sans regret s'évanouir peu à peu dans la nuit de l'oubli.

L'acte de foi par lequel, au début de la vie spirituelle, on se met en présence de Dieu a souvent ce caractère imaginatif, inconsistant et transitoire. Quand la prière est terminée, la vie sensible ressaisit son empire : Dieu certes n'est pas nié, mais sa présence est oubliée, et l'on agit comme s'il n'était plus là.

Que faire pour que la foi à cette vérité devienne « esprit et vie » ?

1. — Qu'on se rappelle tout d'abord d'une manière bien concrète ce que la Révélation enseigne de l'ubiquité de Dieu.

Dieu est partout, au ciel et sur terre, dans la maison où nous habitons comme dans les régions que nous avons traversées en nos voyages, dans la salle où nous nous trouvons comme dans la rue où nous passions il y a quelques instants. Nous le savons, mais y pensons-nous? Depuis quelques instants, nous sommes ici, lisant ces lignes : avons-nous songé que Dieu s'y trouve, qu'il y était avant notre arrivée, qu'il y sera après notre départ? Depuis ce matin, avons-nous une seule fois fixé notre esprit sur cette présence invisible de Dieu dans les pièces que nous avons traversées, chez les personnes que nous sommes allé visiter?...

Et remarquons-le bien : cette présence de Dieu n'est pas une création de notre imagination, c'est *un fait*. Que nous y fassions attention ou non, cela ne change rien à sa réalité.

Depuis que nous sommes ici, avons-nous pensé à l'air que nous y respirons, à la lumière qui vibre autour de

nous, à ces ondes mystérieuses qui pénètrent partout, qui traversent en ce moment le lieu que nous occupons et qu'un appareil récepteur de télégraphie sans fil pourrait y capter? Sûrement non! Nous y songeons maintenant parce qu'on nous en parle; mais notre attention ou notre inconscience ne change rien à cet état de choses qui est *une réalité indépendante de notre pensée.*

Disons-en autant de Dieu. Nous oublions sa présence, il n'en est pas moins ici; et quand nous songeons à lui, nous ne faisons que prendre conscience d'une réalité qui était vraie avant que nous n'y songions, qui est *un fait* totalement indépendant de l'attention que nous lui prêtons ou lui refusons.

Quand on a compris ces choses, il est impossible de les oublier totalement et de retomber dans la vie inconsciente que l'on menait auparavant. Cette idée : Dieu est présent, s'impose et pour peu qu'on s'y prête, devient familière; sous son influence, la vie intérieure ne tarde pas à se transfigurer.

2. — Il sera d'autant plus facile d'être attentif à cette vérité que l'on concevra mieux *la manière* dont Dieu est présent.

On se figure ordinairement l'immensité de Dieu un peu comme celle d'un océan sans borne; les êtres créés y seraient comme immergés et tout pénétrés par la divinité : ainsi l'éponge est entièrement imbibée d'eau par la mer qui l'entoure. Cette image est par trop imparfaite, et saint Augustin se plaignait autrefois du retard que cette représentation matérielle, qu'il devait au manichéisme, avait apporté à sa connaissance du vrai Dieu.

> « Voulais-je penser à mon Dieu, je ne savais me représenter qu'une masse corporelle — rien à mes yeux ne pouvait être sans être ainsi —; c'était là la principale et

presque la seule cause de mon inévitable erreur... » (*Conf.*, l. V, c. x, n. 19.)

« Et vous aussi, ô vie de ma vie, je vous concevais comme un être immense pénétrant de tous côtés à travers les espaces infinis toute la masse de l'univers, et, par-delà l'univers répandu sans terme dans l'infini... Et de même que la masse de l'air... ne fait pas obstacle à la lumière du soleil, ni ne l'empêche de la pénétrer, de la traverser sans la rompre ni la déchirer et en est remplie tout entière, pareillement je pensais que la masse du ciel, de l'air, de la mer, de la terre elle-même, vous était perméable et se laissait pénétrer par vous dans toutes ses parties grandes ou petites, pour embrasser votre présence... Telles étaient mes conjectures, ne pouvant imaginer autre chose; mais j'étais dans l'erreur. Car, à ce compte, une plus grande partie de la terre aurait contenu une plus grande partie de vous; une plus petite partie de la terre en aurait contenu une plus petite partie; les choses étant pleines de vous, le corps d'un éléphant aurait enfermé plus de vous que le corps d'un passereau, dans la mesure où un éléphant est plus grand qu'un passereau et tient plus de place... Il n'en est rien; mais vous n'aviez pas encore illuminé mes ténèbres... » (*Conf.*, l. VII, c. I, n. 2.)

« Devant le regard de mon esprit, je plaçais toute la création..., la terre, la mer, l'air, les astres, les arbres, les animaux mortels..., les profondeurs du firmament, tous les anges, tout le monde des esprits; et ces substances spirituelles elles-mêmes, mon imagination les distribuait en tel ou tel lieu, comme si elles eussent été des corps; de votre création, je faisais une grande masse unique...; cette masse, je me la représentais très vaste... limitée pourtant de tous côtés; et vous, Seigneur, vous l'entouriez, vous la pénétriez de toutes parts, mais en restant infini dans toutes les directions, comme une mer qui s'étendant partout et de tous côtés à travers l'immensité formerait une mer infinie et pourtant unique, et qui contiendrait une éponge, aussi grande qu'on voudra mais de dimensions finies et imbibée en toutes ses parties par l'immense mer. » (*Conf.*, l. VII, c. v, n. 7.)

Voulons-nous dépasser cette notion insuffisante, la

seule peut-être que nous ayons encore à cette heure dans l'imagination? Alors cherchons à concevoir bien nettement comment la présence de Dieu est *celle qui convient à un esprit.*

Pour y parvenir, partons de notions très simples. Je songe, en ce moment, au théorème bien connu sur le carré de l'hypoténuse; j'en perçois nettement le sens, j'en revois clairement la démonstration. Cette vérité géométrique est donc parfaitement et totalement présente à mon esprit en ce moment. Mais vous me lisez et vous me comprenez. Les souvenirs de vos études d'autrefois se réveillent : vous aussi vous revoyez parfaitement en ce moment et le sens du théorème et sa démonstration. Voici donc une vérité, qui est simultanément *tout entière* dans mon esprit, et tout entière dans chacun de vos esprits. Si, à cette heure, il y a aux antipodes, ou quelque part dans l'univers immense, un être pensant qui fixe son attention sur ce même théorème, il possède, lui aussi, cette vérité tout entière. Dites la même chose des vérités logiques (comme deux et deux font quatre), des vérités physiques (comme la loi de la pesanteur), et surtout des vérités métaphysiques concernant l'être et ses propriétés essentielles. Chacune de ces vérités, restant une et identique à elle-même, est tout entière présente partout où elle a une application, partout où un être intelligent pense à elle.

C'est de là qu'il faut partir pour concevoir l'ubiquité de Dieu. Il n'est pas comme la mer, être matériel, dont une infime partie imbibe l'éponge; il est un être spirituel, tout entier présent dans chacun des lieux qu'il occupe. Il faut donc se le représenter à la manière d'une vérité; car il est la Vérité subsistante.

Oui, en ce moment même, Dieu est *tout entier*, avec toute sa vie, avec toutes ses perfections, dans mon âme

et dans chacune des vôtres, dans les âmes de tous les hommes et dans les déserts inhabités, sur cette terre et dans les cieux. Comme la vérité, il reste un en lui-même, ne se multiplie pas avec les lieux, et cependant remplit tout. Le plus grand précepte de l'Ancienne Loi : *Écoute, Israël : le Seigneur ton Dieu est un Dieu unique* (Cf. Marc, XII, 29, et Deut., VI, 4), affirmait l'unité du Dieu immense; mais c'est Jésus qui nous a dit comment Dieu demeurait un, tout en étant partout : *Spiritus est Deus* (Joan., IV, 24).

3. — Insistons encore sur la réalité de cette présence spirituelle de Dieu. Notre pauvre intelligence tire toutes ses notions des données sensibles et corporelles; elle les en « abstrait », c'est-à-dire qu'elle laisse tomber la partie la plus lourde de ce que les sens ont pris sur les choses et lui ont apporté; elle opère une sorte de distillation et ne garde que la fine essence. Et parce que la part de réel qu'elle prélève et qu'elle garde dans ses idées est plus éthérée et moins épaisse que celle à laquelle s'attachent les sens, il nous semble, à nous pauvres humains, que nos idées ne sont qu'un pâle reflet des choses (ce qui est un peu vrai), et que le monde des esprits est moins consistant, moins solide, plus fragile, plus irréel que le monde spirituel (ce qui est tout à fait faux).

Réfléchissons-y, en effet. Les lois physiques dominent et régissent la matière. Si nous revenions en cette salle dans quelques centaines d'années, nous n'y trouverions plus ni les bancs ou les chaises, ni peut-être les murs; mais la loi de la pesanteur qui règne ici y régnerait encore. De même le principe vital domine la matière, la dissocie, se l'assimile, lui survit : les éléments du corps d'un animal se renouvellent totalement et plusieurs fois entre la naissance et la mort, sans entamer l'identité du

principe vital intérieur qui dégage, assemble, unit, puis rejette ces éléments. La vérité d'un théorème est antérieure à son application ; elle régit une construction matérielle, mais subsiste intégralement après la destruction de celle-ci. En réalité, plus nous montons dans l'échelle des êtres vers ce qui est spirituel, plus nous trouvons de solide résistance à l'usure de la durée, plus aussi nous trouvons réalisé l'empire de l'immatériel sur les choses matérielles. Il est dit de Newman qu'il étonnait son entourage parce qu'à ses yeux le monde spirituel et surnaturel avait plus de consistance que le monde sensible : c'est que, plus que d'autres, il était « entré dans la vérité » et avait compris tout le sens du mot de saint Paul : *Praeterit figura hujus mundi* (I Cor., VII, 31).

Oui, le vrai Dieu qui est ici présent a plus de réalité que les objets qui frappent nos yeux ou notre toucher; ces meubles, cette lumière, cette salle, cette maison, cette ville, peuvent disparaître : Dieu sera toujours ici; bien plus, ce monde entier peut s'évanouir, le ciel et la terre peuvent passer, Dieu subsistera toujours. Il est la grande, la suprême réalité qui demeure; nos sens ne nous livrent que l'envers des choses, leur aspect ténébreux, leur inconsistante mobilité; c'est Dieu qui donne à tous les êtres leur vrai sens, c'est lui le principe stable et solide sur lequel tout repose.

Donc, quand, nous recueillant au début d'une oraison, nous expulsons du champ de notre attention le souvenir de tous les objets et de tous les événements qui constituent ce monde matériel pour fixer notre esprit sur Dieu seul, nous ne faisons pas un acte d'imagination, mais de raison; nous n'entrons pas dans un monde irréel, mais nous quittons le domaine où dominent les apparences et l'instabilité pour parvenir, pendant quelques instants du moins, dans la pure, la grande, la vraie réalité.

II

4. — Connaissant le fait universel et le mode spirituel de la présence de Dieu, on peut faire un nouveau progrès dans l'intelligence de cette vérité, en remarquant que le Dieu ainsi présent est un *être vivant*.

Car notre Dieu n'est pas une vérité inanimée. Il est bien autre chose que les théorèmes ou les lois physiques dont l'analogie nous permettait tout à l'heure de concevoir sa nature spirituelle. Celui qui est la vérité est aussi la vie. Le vrai Dieu est un Dieu vivant; il est la source, la plénitude de toute vie, et sa vie est celle qui convient à un esprit.

Donc Dieu nous voit. Cette première conclusion est déjà familière à notre foi. Ce regard de Dieu qui nous suit partout, qui sourit à nos efforts, qui condamne nos fautes, qui encourage nos repentirs, nos mères et nos catéchistes nous ont appris à le craindre et à l'aimer. Il a présidé à la croissance de notre sens moral et demeure, surtout quand nous nous préparons à nos confessions, le régulateur de nos jugements sur nous-mêmes et de notre conscience. De ce regard posé sur nous, n'ayons plus seulement, désormais, l'imagination visuelle et un peu trop enfantine : concevons-le à la lumière de ce que nous avons compris de la spiritualité de Dieu; et surtout vivons plus habituellement, au cours de nos journées, avec la conscience de ce *fait permanent* : Dieu est ici, et il me voit.

5. — Mais une autre conclusion, bien plus importante encore pour notre vie spirituelle, découle de cette vérité : Dieu est vivant.

La plupart des chrétiens, même sérieusement instruits,

se font de la causalité divine une idée à la fois squelettique et inexacte. Ils se représentent la création de l'univers par Dieu un peu comme ceci : un beau jour Dieu fit le monde et lui donna des lois, Dieu créa nos âmes et leur donna le libre arbitre; puis il laissa aller les choses. Sans doute il se réserve d'intervenir de temps en temps soit par sa Providence ordinaire, soit par quelque miracle; mais pour l'essentiel il attend la fin de nos vies et la fin du monde, sûr de nous retrouver alors pour nous punir ou nous récompenser selon nos œuvres. La vie du monde et la vie des hommes se dérouleraient ainsi dans je ne sais quelle indépendance essentielle à l'égard de Dieu, un peu comme celle d'un fils, qui doit à son père *l'origine* de son existence, mais qui, l'ayant reçue, possède ensuite une véritable *autonomie* dans le cours de sa vie personnelle.

Eh bien! non, les choses ne se passent pas de la sorte. Dieu n'est pas seulement la raison d'être de l'*origine* du monde, il l'est aussi de son *existence actuelle*. Une comparaison va nous aider à bien concevoir le sens de cette affirmation.

Le soleil lance à travers l'espace ses rayons lumineux. L'un de ceux-ci vient frapper un miroir et le fait étinceler de mille feux. Supposons que le soleil cesse brusquement d'envoyer ses rayons : aussitôt le miroir, tout à l'heure si brillant, redevient obscur. La lumière dont il étincelait ne lui appartenait pas en propre : elle dépendait d'une source lumineuse étrangère et lointaine; que celle-ci cesse d'agir, et la lumière aussitôt cesse d'exister.

C'est là une image de nos rapports avec Dieu, source de notre être. De lui nous ne recevons pas seulement une qualité (comme d'être lumineux), mais l'existence même. Celle-ci, pendant tous les instants où se déroule notre vie, dépend actuellement et essentiellement de l'action divine.

Que cette action cesse, par le fait même nous cessons d'être. Ainsi, non seulement à l'origine des choses dans le passé, mais à la source même de notre existence et de celle de toutes choses dans le présent, il y a l'action de Dieu. Si nous durons, c'est par une création continue. Caché au plus intime de nous-même, Dieu nous donne sans cesse et la vie, et l'intelligence, et la volonté libre, et leur exercice.

Ce n'est plus seulement le Dieu qui est partout ou qui voit tout, c'est le Dieu intime, agissant sans cesse en nous, qui nous apparaît maintenant. Notre dépendance à son égard est totale et ininterrompue. Il est à la racine même de notre existence, de notre nature, de nos actes. Si nous cherchons à nous définir à son égard par quelque chose que nous ayons en propre et qui ne vienne pas de lui, nous ne trouvons rien, absolument rien; et les paroles dites par lui à sainte Catherine de Sienne ont un sens rigoureusement vrai : « Je suis Celui qui est; tu es celle qui n'est pas. »

Constater cela, le reconnaître et l'accepter, prendre devant Dieu l'attitude humble que cette vérité nous impose, c'est faire un acte d'*adoration*, — cet acte par lequel débute toute prière bien faite, et à plus forte raison toute oraison digne de ce nom. Se réjouir de cette dépendance, se livrer sans murmure et avec bonheur à toutes les volontés de ce Dieu qui est si puissant et qui nous aime tant, c'est faire un acte d'abandon, prélude de la vraie sainteté.

6. — Quel monde nouveau s'ouvre aux yeux émerveillés de l'âme qui a enfin compris ces vérités et qui en vit! La nature n'est plus pour elle je ne sais quel ensemble de forces aveugles et fatales; elle est l'œuvre *actuelle* de Dieu. Le regard de cette âme traverse le voile mouvant

des événements et des choses; elle reconnaît l'action, la présence, la beauté de son Dieu. Elle sait, en regardant les astres, apercevoir en eux la grandeur et la puissance du Dieu vivant; elle sait que pas une des teintes de l'arc-en-ciel ou du coucher de soleil, pas une ondulation de la brise, pas une vibration sonore ou lumineuse de l'espace, pas un mouvement de l'oiseau ou une cellule de la fleur ne se réalise sans supposer et révéler quelque chose de la bonté et de l'amour de son Dieu. Elle comprend saint Philippe Néri se plaignant aux fleurettes qui bordent le sentier de ce qu'elles crient trop fort la beauté et la condescendance de Dieu, et fuyant pour ne pas entrer en extase. Elle comprend l'amour fraternel de saint François d'Assise pour toutes créatures, car toutes viennent de Dieu et parlent de Dieu. Elle comprend même quelque chose des mystérieux abîmes de la science de Jésus, pour qui les choses les plus simples et les plus familières reflétaient les mystères du royaume de Dieu et permettaient de les révéler en paraboles. Et si, après cette expérience, on lui enlevait la connaissance de son Dieu en lui laissant celle de la nature entière, elle pourrait redire, avec une nostalgie plus poignante et une vérité infiniment plus profonde que le poète :

Un seul Être nous manque et tout est dépeuplé !

Une tendance de ce genre, douloureuse et confuse, vers un Dieu qu'il pressentait et cherchait à tâtons, n'est pas absente du papanisme lui-même : sa philosophie en témoigne autant que sa religion. Pour nous en tenir à celle-ci, n'avons-nous pas remarqué que les anciens Sémites voulaient un dieu (un *baal*, comme ils disaient) dans chaque région, dans chaque domaine, dans chaque vallée, et qu'ils lui attribuaient la fécondité du sol ou des troupeaux? Du moins nous n'avons pas oublié la gracieuse

imagination des Grecs plaçant une divinité près de chaque source, dans chaque bouquet d'arbres, ni la lourde exagération des Romains qui multipliaient les dieux pour présider à chaque événement de leur vie, celui-ci fût-il banal ou même ridicule. Eh bien! la tendance était juste et l'idée profonde : ces païens étaient en marche vers une grande vérité, mais trop faibles sans la révélation, ils tournaient court avant d'y atteindre. Oui vraiment, il y a du divin dans la nature entière; mais ce divin n'est pas fragmentaire et multiple; c'est notre vrai Dieu pur esprit, dont l'action, unique en son point de départ, révèle sa prodigieuse richesse et son infinie puissance dans la multiplicité, la variété, la beauté des effets.

Nous goûtons, sans doute, ces vérités si belles, et peut-être jusqu'ici assez mal connues de nous. Mais il faut le redire avec insistance, fût-ce au prix de quelque répétition : il ne suffit pas de connaître, ni même d'admirer : il faut que ce que nous comprenons devienne en nous principe de vie et passe dans la pratique; il faut que cette interprétation religieuse — la seule totalement vraie, remarquons-le bien — inspire désormais nos attitudes devant les événements et nos jugements sur les choses. Habituons-nous à *voir Dieu* dans un beau paysage, une belle symphonie, un événement quelconque, et à trouver ainsi des motifs toujours décisifs et toujours nouveaux de le louer et de nous abandonner à lui.

7. — Habituons-nous surtout à le voir en nous-mêmes. Car il faut y revenir : cette causalité divine qui s'exerce partout à travers le vaste monde, elle s'exerce aussi en nous. Oui, le Dieu vivant agit sans cesse en nous; il y agit en ce moment. Si notre regard était assez perçant pour pénétrer jusqu'à la racine même de notre être, nous verrions que nous dépendons de lui aussi complètement,

aussi absolument que le son de ma voix qui retentit en ce moment à vos oreilles dépend de ma bouche qui vous parle; ce son existe, mais son existence est littéralement suspendue à mes lèvres; il ne dure que parce que je continue de le proférer. C'est à peu près de cette façon que Dieu est à la racine de mon être. Comme mon âme donne à mon corps la vie, ainsi Dieu donne à mon âme son être, Il est « l'âme de mon âme », comme disait sainte Thérèse, « la vie de ma vie », comme disait avant elle saint Augustin. En toute vérité il m'est plus profondément intime que mes propres pensées, que mes vouloirs libres, que mon *moi* lui-même.

Ne craignons pas ici le panthéisme. Dieu n'est pas la substance de mon âme, ni l'étoffe dans laquelle mon être serait taillé; il est leur *cause*; sa causalité assure sa transcendance, parce qu'elle le distingue de moi, en même temps qu'elle m'unit à lui dans la plus étroite dépendance. Ainsi ma voix est distincte de moi-même; et pourtant elle est vraiment mienne, parce que c'est moi qui l'émets.

Habituons-nous donc à ne pas nous considérer comme un atome isolé et flottant à travers le monde dans cette indépendance totale que Leibniz revendiquait pour ses *monades*. Disons plutôt comme saint Jean Baptiste : Je suis une voix, je suis un son : *Ego vox* (Joan., 1, 23). Je ne suis et je ne dure que parce que Dieu me profère; je n'ai de qualités que celles qu'il me donne; je n'ai d'autre but que celui qu'il m'assigne. Et ces trois phrases expriment la triple causalité (efficiente, exemplaire, finale) par laquelle Dieu tient en sa main tout ce que je suis : mon existence, ma nature, mes actes... Ce triple lien est essentiel; il est ce *funiculus triplex* dont l'Écriture dit que personne ne peut le rompre.

Mais j'ai tort de m'attarder à ces explications où il entre

un peu trop de philosophie humaine, encore qu'il s'agisse ici de ses données les plus sûres. La foi est bien plus prompte et bien plus accessible. Et la foi nous enseigne tout ce que nous venons de dire sur ce Dieu qui nous est immanent sans se confondre avec nous, sur ce Dieu qui vit et agit en chacune de nos âmes. Au début de nos oraisons, ne nous fatiguons pas à nous rappeler en détail ces aperçus déjà si beaux de la raison naturelle sur l'intimité inexprimable dans laquelle nous vivons nécessairement avec Dieu. Simplifions-nous, rendons-nous dociles à l'égard de notre foi; croyons filialement, sur la garantie divine, même ces vérités dont la raison pourrait nous instruire. Nous trouverons Dieu plus vite et mieux. Et cette foi qui nous aura conduits à lui nous réserve encore, sur les liens qui nous unissent surnaturellement à Dieu, des révélations insoupçonnées de la raison humaine, et si divinement belles que tout ce que nous avons compris jusqu'ici touchant notre intimité avec Dieu n'est qu'un prélude et une préface par rapport aux enseignements que nous allons maintenant recueillir et méditer.

Langres.

(*A suivre.*) F.-M. Catherinet.

Le Don de piété et la béatitude de la douceur

« Dieu a mis en nous l'Esprit de son Fils, cet Esprit qui crie : Père (1). »

I. — Le Don de piété

Déjà le terrain est déblayé, grâce au souffle de l'Esprit de Dieu. Par l'Esprit de Crainte, notre vie est débarrassée des trois concupiscences, ce qui était le désir profond de notre vie religieuse. Par l'Esprit de Force qui produit en nous la faim et la soif de la sainteté, nous voici armés puissamment en face de nos devoirs quotidiens et des obstacles que nous rencontrons dans leur accomplissement.

L'Esprit va nous donner une touche nouvelle, afin d'établir la paix, non plus dans notre domaine intérieur, précisément en regard de nos concupiscences ou de nos devoirs personnels, mais en face d'autrui. Il va nous établir dans la paix, et, étant paisibles, nous n'aurons plus d'autre préoccupation que de nous élever plus haut, au sommet de la vie intérieure avec Dieu.

I. — Définition de la piété

Cette nouvelle touche de l'Esprit est le don de Piété.

(1) Gal., IV, 6.

Elle produira son effet sur le terrain de nos relations avec autrui.

C'est la vertu de justice qui, pour l'ordinaire, nous établit dans cette paix, harmonise nos actes avec le droit d'autrui : par elle, nous payons à chacun ce que nous lui devons. La justice n'est pas tout : il y a la charité. Mais la justice est le fond de la vie sociale, et, transportée dans l'ordre surnaturel, elle est le fond de la vie de l'Église et du monde. C'est une des raisons pour lesquelles nous disons d'un saint qu'il est un juste; il ne doit rien à personne, il a tout payé, il a fait droit aux droits qu'il rencontrait, y compris ceux de Dieu.

Parmi les droits que nous rencontrons, il en est un en effet qui est le droit suprême : le droit de Dieu. Dieu est notre Créateur, sans lequel nous n'existerions pas. Il nous conserve, il est le Maître de notre vie, notre souverain Bienfaiteur, il a des droits premiers. C'est pourquoi il y a, dans la vertu de justice, une partie principale, la religion, par laquelle nous rendons justice, autant que nous pouvons, à Dieu lui-même. De nos jours, on croit être juste sans rendre justice à Dieu. Erreur ! La vertu de religion est la justice première.

Dans les différentes nuances de la vertu de religion il y en a une qui a quelque chose de particulier, de doux : c'est la piété. La piété est une partie de la vertu de religion par laquelle nous rendons justice à Dieu en lui donnant la dévotion, la prière, le sacrifice, le jeûne, l'abstinence, le respect, le culte, tout l'ensemble des devoirs par lesquels nous reconnaissons qu'il est le Souverain Seigneur. La piété met dans la religion un accent de tendresse, parce qu'en Dieu elle s'adresse au *Père*. Elle va plus loin que la religion naturelle, plus loin même que la religion surnaturelle ordinaire ; elle ne voit pas les droits du Maître, du Seigneur, mais ceux du Père ; elle

est une religion qui a du cœur. On ne paye pas son père comme on paye une autre personne; à l'égard d'un père on ne pratique pas la justice avec ce qu'elle a de raide et d'indifférent aux personnes. Qu'on rende à Dieu les devoirs qu'on lui doit : devoirs de chrétien par la prière, l'assistance à la messe, la réception des sacrements; devoirs religieux, par l'accomplissement des exercices promis, l'observance de la règle... Tout n'est pas accompli ! Un enfant vis-à-vis de son père n'est jamais en règle, il sent avec cœur qu'il doit lui rendre honneur et culte ; aussi la religion est abondante. La piété est le cœur de la religion.

II. — Le don de Piété

C'est de ce cœur de la religion que l'Esprit divin va s'emparer, et là, par une inspiration nouvelle il viendra nous toucher dans l'intérieur de nous-mêmes pour nous animer de l'Esprit de Piété.

L'Esprit de Piété en Notre-Seigneur

Quand on parle de l'Esprit de Piété, une image s'élève en nous, celle du Fils bien-aimé du Père. Ce qu'il y a d'original, de vraiment nouveau dans l'Évangile, c'est la révélation de la paternité divine. On trouve bien une certaine connaissance de cette paternité dans les différentes religions. Mais Notre-Seigneur a ressenti à fond et d'une façon unique ce sentiment des fils envers leur père. A cela rien d'étonnant, puisqu'il est le Fils consubstantiel du Père. Tertullien a dit que personne n'est plus mère que Dieu. Personne, pouvons-nous dire, n'est plus *fils* que Notre-Seigneur.

L'Esprit de Piété apparaît déjà en Notre-Seigneur

quand, âgé de douze ans, il répond à ses parents qui le cherchaient : « Ne faut-il pas que je sois aux choses de *mon Père*? (1) » Toute sa vie est dans ce programme. Il reconnaît bien le pouvoir de Marie et de Joseph : « Il leur était soumis »; mais quand il s'agit de son Père, il ne connaît plus que lui.

Nous avons des traits innombrables du cœur filial et pieux de Notre-Seigneur. Saint Matthieu nous rapporte cette belle prière, qui semble provenir de saint Jean, tellement elle a un caractère d'intimité : « Je vous remercie, mon Père, d'avoir caché ces choses aux orgueilleux, et de les avoir révélées aux humbles... C'est bien ainsi, mon Père, parce que cela vous plaît... Toute puissance a été mise entre mes mains par mon Père... Personne ne connaît le Père sinon le Fils et celui auquel le Fils l'a révélé... Venez, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Mon joug est doux et mon fardeau léger (2). »

Quel épanchement! *Ita*, Pater; *Oui*, Père! C'est la traduction la plus prenante de la relation du cœur d'un fils avec son père. Et celle-ci, qui la commente : « Je fais toujours ce qui lui plaît (3). » « Oui, mon Père, puisque cela vous plaît. » On constate aussi ce culte de Notre-Seigneur pour son Père dans le discours sur la montagne, qui est comme l'introduction à l'Évangile de la doctrine de Notre-Seigneur. Le nom de son Père y apparaît à tous les tournants. Il promulgue la loi nouvelle, et le grand article c'est la paternité divine : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait (4). » Ce Père, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, pleuvoir sur les justes et sur les injustes. S'agit-il de la prière, d'ensei-

(1) Luc, II, 48.
(2) Matth., XI, 25-30.
(3) Jean, VIII, 29.
(4) Matth., V, 48.

gner la manière de jeûner ou de faire l'aumône : tout se fait par amour du Père, par piété filiale : « Enfermez-vous avec le Père »; pas de bavardage : « Le Père sait ce dont vous avez besoin »; pas d'hypocrisie : « Le Père qui est dans le secret vous le rendra (1). »

Le Verbe est la splendeur du Père, il ne vit qu'en le reflétant; il en reçoit la substance et la lui renvoie comme une image de la perfection de sa face. Ce sont ces perfections qui se traduisent dans l'humanité de Notre-Seigneur par ces accents de fils.

Dans le discours après la Cène, Notre-Seigneur dit encore : « Philippe, qui me voit, voit aussi mon Père (2). » Il dit aussi : « Quand je fais quelque chose, je ne suis jamais seul... Il y a le Père et moi (3). » Dans la prière sacerdotale, on trouve un accent encore plus filial, plein de confiance, d'abandon, de respect. Notre-Seigneur est en rapports intimes avec son Père, rapports de respect, rapports d'amour; il pratique continuellement la volonté du Père : le Père est l'horizon de sa pensée, il ne le quitte pas.

Dans la parabole de l'enfant prodigue, il nous fait le portrait de ce Père; un cœur plein de pitié, de miséricorde, d'une condescendance infinie. Enfin, il nous a légué comme un testament de son cœur filial, dans la prière qu'il nous a ordonné de dire : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Il ne veut pas que nous considérions en Dieu autre chose que ce qu'il y voit lui-même : sa paternité. Cette appellation de Père enveloppe toutes les demandes du *Pater*, c'est à chacune qu'il faudrait le répéter : « Père, que votre règne arrive. Père, que votre volonté soit faite. Père, donnez-nous notre pain... Père,

(1) Matth., VI, 6, 8, 18.
(2) Jean, XIV, 9.
(3) Jean, XVI, 32.

pardonnez-nous... » C'est le cri du cœur de Notre-Seigneur, et il veut le transplanter dans le cœur de ses enfants. Voilà la grande révélation de la paternité divine.

L'Esprit de Piété en nous

Mais comment pourrons-nous avoir un cœur semblable à celui de Notre-Seigneur? Le voici : Le Saint-Esprit est l'Esprit du Verbe, l'Esprit de Notre-Seigneur. Quand il nous promet le Saint-Esprit, Notre-Seigneur dit : « Il ne fera rien de lui-même, il dira ce qu'il aura entendu ; il recevra du mien, et avec ce mien il vous évangélisera, vous suggérera ce que j'ai dit (1). » Il recevra du mien, quoi donc? Évidemment ce qu'il y a de plus intime, de plus *sien* en Notre-Seigneur, le sens de la paternité de son Père : sa *piété*. Voilà ce que recevra l'Esprit pour nous le communiquer.

L'Esprit de Piété tire donc son origine de l'envoi qu'en fait Notre-Seigneur. Enfants de Dieu régénérés, nous avons à notre disposition l'Esprit de son Fils, qu'il nous a envoyé et qui crie en nous, comme il crie au fond de son âme à lui : « Abba, Père. » L'Apôtre nous donne ce mot familier dans la langue syro-chaldaïque qu'employait Notre-Seigneur, afin sans doute de lui garder, avec la langue, l'accent intraduisible qu'il avait dans sa bouche.

Voilà ce qu'est le don de Piété, d'où il vient, en qui il trouve son modèle, et quel est son acte spécial : former au plus intime de nos âmes le doux nom du Père céleste, avec quelque chose de l'accent que mettait à le prononcer Notre-Seigneur.

(1) Jean, XVI, 13, 14

III. — L'œuvre du don de Piété

Nous rejoignons ici nos devoirs ordinaires, mais d'en haut, avec la simplicité de moyens divins. Le désir d'appauvrissement, disions-nous, est mis dans notre cœur par le Saint-Esprit, qui y grave ce tout petit mot : *Peu.* La Force y est déposée par le sentiment simple de la faim de la sainteté : *J'ai faim.* La piété nous sera inspirée par ce petit mot : *Abba, Père*, formé dans notre cœur par le Saint-Esprit.

Une toute petite pièce de monnaie, si elle est en métal précieux, peut être équivalente à un lingot de billon. Un seul diamant peut dépasser en valeur une masse de pierres moins fines. Avec ce simple mot que nous donne le Saint-Esprit en nous inspirant la piété, avec ce nom de Père nous avons l'équivalent, et plus, de toute la religion. La vertu de religion est engendrée tout entière dans un état supérieur en celui qui, sous l'inspiration de l'Esprit de Piété, conçoit et honore Dieu comme son Père.

Avec notre ordinaire vertu de religion, nous nous appliquons à la Piété d'une façon sincère mais laborieuse. Nous remplissons nos journées avec des exercices pieux; en ce qui concerne le culte de Dieu, nous accomplissons nos devoirs dans les temps, avec le soin, l'attitude, les gestes, le ton voulus. C'est une manière de faire méritoire et indispensable; elle fait le fond même de notre vie chrétienne, mais elle est pénible, traversée d'une foule d'accrocs, sans parler des distractions, torpeurs, négligences, des prières écourtées, dites trop vite, etc... Et cependant, nous y mettons notre bonne volonté. Ah! si le Saint-Esprit nous donnait quelque chose du Fils bien-aimé du Père, de cet amour, de cet accent pénétrant qu'il mettait à tout ce qu'il faisait pour son Père, si dans notre

esprit il mettait son Esprit de Piété, qui était l'âme de sa vie, nous retrouverions aisément et animerions par l'intérieur tout ce que nous faisons péniblement. La prière ne coûterait pas, nous irions au devant ! La durée des exercices ? mais nous nous y sentirions dans l'intimité avec notre Père! Les devoirs multiples, l'office commun, les appels à la prière qui viennent couper notre vie ?... A tout nous serions préparés, donnés d'avance par un cœur essentiellement filial !

Voilà ce que peut nous procurer l'Esprit de Piété. Nous irons donc au-devant de cet Esprit par un amour de Dieu toujours plus vainqueur, plus souverain et plus intime. Dans cet amour nous trouverons la soumission, l'impressionnabilité aux touches de l'Esprit, qui pourra ainsi former, pétrir notre cœur sur le modèle, Notre-Seigneur, et en faire un cœur d'enfant attentif aux choses de son Père. Voilà comment nous renouvellerons notre piété par l'intérieur. Mais déjà le don de Piété existe en nous, de par notre Baptême, avec la grâce sanctifiante. Nous en usons, quelquefois, dans l'oraison, à un moment de grâce, nous nous recueillons sous la touche divine, nous nous enfermons en face du Père dans le secret, et de temps en temps sa figure paternelle s'éclaire et nous est révélée. Il s'agit donc d'avoir une plus grande docilité, une plus grande impressionnabilité. Dans la mesure où nous établirons ce culte en esprit et en vérité, nous nous contenterons le moins possible de formules, de devoirs accomplis par manière d'acquit. Nous trouverons au plus intime de nos prières le sens de la paternité, à l'exemple de Notre-Seigneur, et alors nous répondrons à notre vocation, nous serons vraiment, et à fond, des âmes religieuses.

La vertu de religion, après les vertus théologales, est notre vertu principale; elle doit faire passer à la pratique

les inspirations des vertus théologales. Son exercice est la louange de Dieu, mais rien dans notre vie n'échappe à son esprit, tout ce que nous faisons est pour la gloire de Dieu. Elle est le cœur de notre esprit; mettons-y ce sens du sentiment paternel divin, de la bonté, de la bienveillance de Dieu comme nous l'a révélée Notre-Seigneur.

Ayons le culte spécial de cette inspiration du Saint-Esprit qui nous souffle le sens de la paternité; ne soyons plus si actifs, mais davantage passifs; aimons à recevoir de Notre-Seigneur *du sien*, stables dans la docilité, et notre cœur sera transformé par un sentiment de filiation. Puis, allons avec allégresse à tous nos devoirs de religion.

IV. — Son rayonnement

L'Esprit de Piété et la fraternité humaine

La piété ne simplifie pas seulement le travail de la vertu de religion. Elle simplifie aussi nos rapports avec autrui. Si nous avons le sens de la paternité divine, nous considérerons les autres (les autres — mot si dur) comme des frères, les enfants bien-aimés du même Père céleste.

Dans la piété se trouve l'amour fraternel, dit l'Apôtre (1). Dans le sens de la Paternité universelle de Dieu sur tous ses enfants se trouve le sens de la fraternité. Dans nos rapports avec autrui, nous apporterons donc la même douceur, la même tendresse qu'avec le Père. La justice toute seule est raide, elle dit : Prends ce qui est à toi et va-t'en; c'est juste, mais c'est dur. Mais elle s'attendrit, elle a du cœur, quand ceux à qui elle s'adresse apparaissent comme les fils d'un même Père. La piété

(1) II Pierre, I, 7.

attendrit les relations sociales. D'un bout à l'autre elle met la paix; paix avec Dieu, paix avec tous, abondamment.

Dégagés désormais de tous soucis dans nos relations avec les droits d'autrui, comme vis-à-vis des concupiscences personnelles, nous aurons ainsi la paix, et nous pourrons librement « voler vers Dieu », comme dit l'*Imitation*, vaquer aux choses divines, nous élever aux hauteurs de la contemplation.

L'extension de la paternité divine

Un rayonnement spécial de l'Esprit de Piété s'étend à tous ceux qui participent à la paternité divine. « Je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui toute paternité tire son nom, dérive au ciel et sur la terre (1). » Saint Paul voit ici dans le ciel et sur la terre une extension de la paternité divine, elle est partout où l'on peut prononcer le nom de Père.

Au ciel : Nous ne disons pas sans doute à Notre-Seigneur et au Saint-Esprit : Notre Père. Cependant ils sont Père dans un certain sens, en ce qu'ils ne sont avec le Père qu'un seul Dieu, un seul créateur, un seul bienfaiteur. C'est déjà dans le ciel une extension de la paternité. Le rayonnement de cette paternité s'étend encore à certains saints : au premier rang, à la sainte Vierge. Nous ne disons pas la « paternité » de la sainte Vierge, mais la « maternité », qui est universelle. Elle participe au premier chef à la paternité divine, elle a droit à notre piété filiale, nous l'appelons : Mère de la Miséricorde, Mère de la divine grâce... Le patriarche saint Joseph, patron de l'É-

(1) Eph., III, 15.

glise universelle, saint Dominique, Père de notre Ordre, ont une paternité qui est un rayonnement de la paternité divine. Le don de Piété nous inspirera un accent filial vis-à-vis de ces dépositaires au ciel de la paternité divine : partout où reluit un rayon de cette paternité, le même sentiment doit se répandre dans le culte que nous offrons.

Sur la terre : Il y a un rayonnement de la paternité divine dans l'Église, et particulièrement sur celui que nous appelons le Saint-Père, en latin : *Papa* ; le Père grand, tendre, aimé. Il y a un culte filial envers l'Église; l'Esprit de Piété nous l'inspirera. Ne sont pas pieux ceux qui ne reconnaissent pas, dans l'Église, une Mère, et dans son Chef, un Père, auquel on doit un amour filial. Ainsi en fut-il récemment de personnes même dévotes qui, ne trouvant pas le Pape assez patriote, se répandaient en plaintes, en récriminations. Les âmes pieuses, qui ont une dévotion filiale au Pape, n'ont pas de ces oublis, elles acceptent son autorité et tout ce qui vient de lui, comme d'un Père qui possède le rayonnement du Père céleste.

Plus loin encore, nos supérieurs dans notre Ordre et tous les supérieurs ecclésiastiques possèdent aussi un rayonnement de la paternité divine. La Règle nous dit : Obéissez à vos Supérieurs comme à des Pères, comme à des Mères. La considération de ce rayonnement qui est sur leur front doit dominer dans la justice que nous exerçons, par le respect, par l'obéissance vis-à-vis de nos Supérieurs; elle doit y apporter quelque chose de spécial. Notre obéissance envers eux ne doit pas être quelconque, mais dévote, filiale, pieuse.

Il est une chose encore, non plus une personne, sur laquelle s'étend un rayonnement de la paternité divine : la sainte Écriture. Elle se présente avec l'autorité de la Règle de notre foi, en particulier le Nouveau Testament

et, en vérité, elle nous nourrit comme un *Père*. Dans la lettre sacrée, s'exerce envers nous une bonté paternelle, Dieu le Père y a mis quelque chose de lui. Nous devons donc avoir le respect et l'amour les plus grands pour la sainte Écriture, non pas tant par des marques extérieures, comme d'en baiser la page avant et après la lecture, que par une filiale docilité à la suivre. Ceux qui l'ont interprétée comme une parole humaine, lui donnant leur sens, cherchant à lui enlever tout droit à notre respect, ont fait un grand péché. Comme si nous écoutions la voix même de notre Père, nous devons recueillir les paroles de la sainte Écriture, les accepter, y consentir intérieurement avec un amour filial, nous les incorporer pour nous en faire un foyer de connaissance, d'amour, d'activité au service de Dieu.

II. — Béatitude de la douceur

« Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre (1). »

L'activité du don de Piété se traduit par l'inspiration de la douceur. Nous allons voir comment se fait le raccord entre le don de Piété et la béatitude de la douceur. C'est dans les relations avec les hommes que la douceur trouve son emploi. On peut être doux et on doit l'être, d'abord intérieurement, mais cette vertu s'épanche ensuite sur autrui.

I. — Justice, Piété et Douceur

Par quoi sont réglées les relations avec le prochain? D'abord par la vertu de justice qui s'établit entre le doit

(1) Matth., v, 4.

et l'avoir, qui fait l'égalisation entre les dettes et les droits, et met ainsi la paix. Quand nous avons reçu ce qui nous était dû, nous sommes en paix avec l'homme qui nous devait. L'homme, né sociable, a besoin de la justice, qui lui permet d'entretenir des relations, entre commerçants par exemple, par des échanges mutuels. Cette vertu est extrêmement utile pour que les rapports soient bons, et on constate qu'ils peuvent être excellents entre gens qui vivent dans sa pratique. Néanmoins, cette justice a quelque chose, non pas d'injuste, mais de raide en ce qu'elle ne tient pas compte des personnes; elle regarde uniquement ce qui est dû de part et d'autre, elle fait l'égalisation entre les choses. Aussi ceux qui sont payés n'en ont aucune reconnaissance, il s'agit d'une chose convenue. Dans ces conditions les relations sociales ne vont pas très loin, et nous voyons les classes divisées, encore que chacune reçoive son dû, parce que derrière les relations de justice, il n'y a pas de relations personnelles. Si, anciennement, on trouvait de vieux serviteurs attachés aux familles, c'est qu'il y avait plus de charité, et par conséquent plus d'attention aux personnes.

Le don de Piété va donner d'en haut un secours pour venir en aide à la pauvre justice qui, au point de vue de la paix, est si limitée, si impuissante. La Piété nous fait voir, sentir en Dieu, le Père. Mais il n'est pas difficile de s'apercevoir que ce Père est un Père commun; non pas notre Père à nous individuellement, mais notre Père à tous. Notre-Seigneur a voulu que, lorsque nous prions, nous ne disions pas : mon Père, comme il disait, lui, Fils unique, mais : notre Père, tous ensemble; le *Pater* est une prière essentiellement collective. Celui donc qui a le sens de cette paternité regarde l'humanité comme une grande famille dont les membres sont liés entre eux par le lien le plus étroit, celui du premier degré : enfants

d'un même Père, ils sont, non pas cousins, mais frères. C'est exact, et c'est pourquoi l'Église se sert de ce mot : le prochain, car on ne peut pas être plus proche.

Or, il est clair que nos relations s'attendriront, si nous voyons un frère en ceux qui ont affaire à nous, que nous rencontrons autour de nous. Une douceur, une familiarité se répandra dans toutes les relations humaines : comme la douceur règne au fond, malgré toutes les petites algarades fraternelles, entre les frères d'une même famille, unis sous l'autorité du père et de la mère. Le rayonnement naturel de la piété que nous avons envers le Père s'étend aux enfants. L'humanité est ainsi animée par la douceur des uns vis-à-vis des autres. Et c'est par là que s'annonce la solution de la question sociale. Quand on aura compris, saisi à fond, expérimenté, goûté la paternité divine et la filiation commune dans le Père, les conflits violents disparaîtront entre les nations comme entre les diverses classes de la société.

Ne voyons-nous pas dans les premiers chrétiens cet esprit de fraternité : ils ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme; les païens étonnés disaient : « Voyez comme ils s'aiment. » Et Dieu a conservé dans les instituts religieux comme un foyer où demeure ce culte, qui n'existe plus dans le monde; ils représentent au fond ce qu'était la communauté primitive.

C'est dans le sentiment vif de la paternité céleste que nous trouvons l'amour de la fraternité. Un batelier corse, ayant vu chasser de la côte de pauvres bateliers étrangers, exprimait ainsi son indignation : « Est-ce bien d'affamer des hommes qui ont besoin de manger? Est-ce que ce ne sont pas des corps de Dieu comme nous? » Cet homme, sans s'en douter, traduisait le mot de saint Paul : « Les nations diverses ne forment qu'un seul corps en Dieu (1). »

(1) Eph., III, 6.

Comme nous disons : confrères, saint Paul dit : « *concorporales* », des corps différents dans un seul corps.

L'humanité forme une famille sur laquelle se repose le regard du Père céleste. L'amour du Père s'étend sur tous les hommes. « Il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants (1). » Au point de vue surnaturel, il a dessein de les sauver tous — quoique néanmoins il y en ait qui lui échappent. Il leur en donne le moyen, il veut en faire ses enfants préférés, participant à sa nature, communiant à sa propre vie. Toute l'humanité est une seule famille, comme une seule pâte humaine. Entre tous les membres doit régner la douceur. Ce sera d'abord dans les cœurs, les mœurs de chacun — la colère, l'indignation, les sentiments violents — étant contenues. Puis dans les procédés, par les marques de bonté les uns pour les autres.

Ainsi la Piété nous donne le sens de la Paternité divine, et au bout de l'inspiration de la piété se trouve la douceur. Le raccord est lucide.

II. — La douceur, acte du don de Piété en Notre-Seigneur

Cet esprit de douceur, nous le trouvons en sa plénitude en Notre-Seigneur. Personne en piété n'a atteint un tel degré; personne n'a été *plus fils*; mais voyons comme sa piété, son sentiment profond de la paternité divine se tourne en douceur infinie : « Apprenez de moi que je suis doux », dit-il (2). S'il a un commandement qui lui est propre, son commandement, c'est la charité : « Aimez-

(1) Matth., v, 45.
(2) Matth., xi, 29.

vous les uns les autres. » Sa leçon personnelle, son exemple, c'est la douceur : Apprenez de mon exemple, de ma personne, de *moi*, de ce que je dis, de ce que je fais. Il suffit de le regarder pour avoir cette impression de douceur : c'est sa leçon, bien personnelle. Sans doute Notre-Seigneur a été juste, le zèle de son Père le dévorait, et quand, dans le temple, il a pris un fouet, il faisait œuvre de justice. Mais en dehors de ces relations avec ces âmes méchantes qu'étaient les Pharisiens et les Scribes, avec le reste des hommes nous le voyons d'une douceur infinie. S'il a pu dire : « Qui m'accusera de péché? (1) », il peut dire de même : « Apprenez de moi que je suis doux », en face de ceux qui le connaissaient le mieux; ils ne pourront rien lui reprocher. Dès son entrée dans la vie publique, à sa première manifestation dans la synagogue de Nazareth, il dit ces paroles : « L'Esprit de Dieu est sur moi »..., à cause de cela « il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur blessé, rendre la vue aux aveugles, racheter les captifs (2) ». C'est parce que l'Esprit de Dieu est sur lui, qu'il a cette douceur. Saint Matthieu constatant cette douceur lui applique ces paroles d'Isaïe : « Voici mon fils... on n'entendra pas sa voix... Il ne criera pas... Il n'éteindra pas la mèche qui fume encore... Il n'achèvera pas le roseau brisé (3). »

Saint Paul a ressenti cette même douceur du Christ vis-à-vis de lui, alors qu'il était encore impie, et il pense qu'il a été traité ainsi pour qu'il soit un modèle de ce que sera la patience de Dieu dans la formation des élus à venir. Sa suprême imprécation était : « Je vous en supplie, *par la mansuétude du Christ.* » Le Christ donne une impression de douceur. Il est une apparition de douceur.

(1) Jean, VIII, 46.
(2) Luc, IV, 18.
(3) Isaïe, XLII, 1-4; Matth., XII, 17-21.

Non seulement sa vie est en harmonie avec ce qu'il était lui-même, mais il veut former des doux. « Je vous envoie, dit-il, comme des agneaux au milieu des loups (1). » Lui-même avait été ainsi salué par Jean-Baptiste : « Voici l'Agneau de Dieu (2). » Il envoie ses apôtres sans armes, sans apparat, pour conquérir le monde par la douceur. Et en effet, s'ils sont forts dans l'affirmation de la vérité, quand il s'agit de leur personne, les disciples se laissent, comme saint Étienne, conduire à la mort « avec douceur ». « Seigneur, s'écria-t-il, ne leur imputez pas ce péché (3). » On croit entendre l'écho de la Croix : « Mon Père, pardonnez-leur. » C'est pourquoi Notre-Seigneur ne peut sentir l'indignation chez ses Apôtres. Jean et Jacques veulent appeler le feu du ciel sur les villes coupables de ne pas les avoir reçus. Il les raille et les nomme désormais « fils du tonnerre (4) ».

Dans l'Évangile, nous trouvons donc la marque de la douceur partout. Cela se comprend. Notre-Seigneur, dans sa divinité même, dans son âme humaine, voyait le Père face à face. Il avait d'ailleurs en lui l'inspiration du Saint-Esprit qui donnait à son âme humaine le sentiment de la paternité. C'est donc avec une intention extrêmement douce que, envoyé par le Père, il accomplissait cette mission de réconciliation des enfants avec leur Père. Il voyait en nous des frères, des enfants du Père, et c'est avec ce sentiment très doux qu'il se consacrait à les sauver.

III. — Pratique de la douceur

La douceur de Notre-Seigneur est un modèle que nous

(1) Luc, x, 3.
(2) Jean, i, 29, 36.
(3) Act., vii, 59.
(4) Luc, ix, 54; Marc, iii, 17.

devons imiter. Bien souvent cependant nous trouvons dans les personnes pieuses une méconnaissance véritable de cette douceur évangélique. Dans les âmes dévotes, nous rencontrons une sévérité, une amertume, un zèle peut-être, mais amer, une indignation... tout le contraire de l'esprit de douceur. Et ces personnes sont « pieuses », elles ne manqueraient pas une seule dévotion; mais leur piété se change en venin; ce n'est pas une vraie piété. La vraie piété doit s'attendrir dans la vue de la paternité de Dieu, puis reverser sur les autres quelque chose de cet attendrissement. Si elle n'est pas douce, c'est qu'elle ne va pas jusqu'au cœur de la religion. La religion n'est pas un ensemble de pratiques; elle ne s'arrête pas aux objets : elle est dominée par la pensée du Père qui est au ciel. La vraie piété se traduit par quelque chose de doux, de compatissant, de bon pour les autres; elle exige au dedans des sentiments, des pensées, un ensemble de vie intérieure doux, dans une possession de soi-même qui réprime l'indignation, l'impatience, la colère.

Si nous sommes fidèles à l'esprit de Piété qui nous pousse à la douceur, nous réformerons notre intérieur en nous possédant pour réprimer les poussées de la nature : « La mansuétude fait les personnes qui sont maîtresses d'elles-mêmes », dit saint Thomas (1).

Il ne faut pas suivre les instincts, les pensées qui traversent l'imagination, qui nous représentent le prochain sous son aspect ingrat. Nous devons savoir réprimer un premier mouvement d'antipathie, d'animosité, de violence, d'indignation, de colère, d'impatience..., mouvements qui se produisent dans les âmes qui ont des passions, et toutes en ont. Mettons de l'ordre dans notre

(1) II^{a} II^{æ}, q. CLVII, a. 4.

intérieur en y faisant régner la mansuétude, la douceur qui est l'application de ce don de piété dont nous sommes pourvus. Les personnes qui, tout en étant dévotes, ont conservé tout un ensemble de sentiments naturels ou mauvais qui les excitent contre le prochain, ont en elles un foyer antifraternel, et c'est pourquoi, malgré leurs pratiques religieuses, elles exhalent leur mauvais fond qui est resté dessous ce revêtement de piété. Il faut que notre piété corrige d'abord l'intérieur. Notre-Seigneur dit que l'extérieur n'a pas d'importance, que « c'est du dedans que sortent les pensées mauvaises, les mauvais sentiments (1) » et le reste. Nous ne serons pas doux envers les autres sans cette calme possession de nous-mêmes.

Le don de piété, en nous inspirant la mansuétude, a donc pour premier effet de détruire ces mauvais foyers d'aigreur et d'amertume et met à leur place des sentiments doux, remplis de bonté envers tous, pour que d'un bon foyer sorte un bon rayonnement.

Quand le Saint-Esprit a suavement accompli cette pacification intérieure, il nous pousse à être vis-à-vis des autres, extérieurement, par notre visage, notre abord, notre allure, nos paroles, comme à l'intérieur, *des doux*.

Le programme de saint Paul était « vaincre le mal par le bien (2) ». L'échelle de la douceur est, en effet, la rencontre du mal. Nous triomphons du mal par notre douceur en étant « comme des agneaux au milieu des loups ». Saint Pierre disait : « Soyez soumis à toute créature (3). » Si nous n'abordons pas les autres comme des

(1) Matth., xv, 11.
(2) Rom., xii, 21.
(3) I Pierre, ii, 13.

maîtres qui veulent dominer, si nous mettons dans nos rapports quelque chose de respectueux, de soumis, nous disposerons le prochain à la même attitude.

Écoutez encore cette autre parole : « Regardez-vous les uns les autres comme étant supérieurs les uns aux autres réciproquement (1). » Alors nous aurons de la considération, des égards, de l'amitié. Lorsqu'on s'adresse aux hommes du peuple, on est porté à les tenir à distance, à leur parler avec une certaine condescendance, et on ne réussit pas à gagner leur sympathie. Il faut s'imprégner de cette vérité que nous sommes tous les membres d'une même famille : le Saint-Esprit nous inspirera cette conviction et la parfaite douceur avec laquelle nous devons aborder tous nos frères comme des enfants du Père céleste.

« Portez les fardeaux les uns des autres (2). » Nous sommes compagnons de tâche, chacun avec notre fardeau : pour les uns, souffrances intérieures ou extérieures; pour d'autres, travail difficile; sachons entrer dans l'intérieur des autres, porter leurs peines. Faisons-le auprès de ceux auxquels va notre apostolat. Faisons-le au-dedans de nos familles. C'est là surtout que nous rencontrons des frères et des sœurs. Ayons cet esprit de fraternité qui y doit être avoué et officiel. Vis-à-vis de ce premier prochain, exerçons cet esprit de douceur qui nous vient de l'inspiration du don de Piété, puisque nous allons vers un même Père qui veut notre bien à tous, dans un même amour.

Si nous faisons ces choses, nous posséderons la terre. C'est la grande ambition : Avoir de l'influence, gouverner les consciences, jouir de l'approbation des hommes,

(1) Philipp., II, 3.
(2) Galat., VI, 2.

posséder les cœurs. Le grand moyen, c'est la douceur. Les Apôtres n'en ont pas connu d'autre, et ils ont réussi d'une manière efficace, le Saint-Esprit était derrière eux. La douceur inspirée par la piété est toute-puissante. Si nous voulons posséder la petite terre de notre communauté, ou cette autre terre qu'est le terrain de notre apostolat, ou encore l'opinion de notre ville, employons la douceur, c'est le moyen efficace. Elle nous donnera, non seulement la terre d'ici-bas, mais l'autre qui nous attend là-haut. La « Piété », avec la douceur qu'elle communique, est utile à tout; elle a la promesse de la vie présente, la terre, et de la vie future, le ciel.

Ceux donc qui auront réfréné leurs passions intérieures par la douceur qui jaillit de l'esprit de piété, ayant le culte de la paternité céleste et vivant dans la fraternité, en répandant la douceur autour d'eux, auront dès maintenant la *terre des âmes* et plus tard la terre des vivants. Car leur piété a la double promesse de la vie présente et de la vie future.

fr. Ambroise Gardeil, O. P.

Notes sur l'amour de Dieu

Comment entendre que Dieu nous a créés pour sa gloire et son service

Certains livres spirituels présentent cette vérité d'une manière incomplète et maladroite. Dieu y fait figure d'un Maître acharné à tirer de ses sujets tout ce qu'il en peut tirer, et l'on ne voit plus bien en quoi la Création et la Rédemption ont réalisé un dessein de clémence et d'amour.

Or, il faut poser en principe que toute action divine a l'amour pour motif, et l'amour parfait, c'est-à-dire désintéressé.

Pour s'en convaincre, il suffit de réfléchir que Dieu est substantiellement « Amour ». L'ancien Testament a fait connaître le nom propre de Dieu : Yahveh, c'est-à-dire « *être* ». « Je suis Celui qui suis. » Mais ce nom, qui désigne sans erreur possible le vrai Dieu à la raison humaine, ne dit pas les derniers secrets de la nature divine, lesquels sont réservés à la foi. Pour la foi, le nom de Dieu est « *Charité* », Amour. Saint Jean l'affirme, et tout le Nouveau Testament éclaire cette affirmation.

Qu'est-ce que l'amour, en effet, sinon le don de soi? et l'amour parfait, sinon le don total de soi-même? Or ce don total de soi est réalisé en Dieu, et seulement en Lui.

« *Toutes choses m'ont été données par mon Père* », dit

Notre-Seigneur. « *Le Père m'a tout remis entre les mains.* » — « *Tout ce qui est à lui est à moi, et tout ce qui est à moi est à lui, etc.* » Et le Fils ne garde pas jalousement ce don du Père, mais il le transmet à son tour à l'Esprit-Saint.

Ainsi la nature intime de Dieu est au-dessus de la simple possession de l'Être. Elle est un don, une diffusion royale, infinie, qui fait s'épanouir l'essence divine en Trinité. Dieu n'est pas un jouisseur solitaire, il est un feu brûlant, une expansion d'amour, et son vrai nom n'est pas : « *Être, Je suis* », mais « *Amour, Je donne* ».

Ce fruit de l'amour est parfait, parce qu'infini, à l'intime même de la nature divine. Les aspirations les plus hautes de l'amour sont satisfaites en Dieu, parce qu'en Dieu se trouve réalisé le don total après lequel le plus riche même n'a plus rien à donner, ou ce qu'Il donne encore n'ajoute rien d'essentiel au don parfait qui précéda.

Ainsi, la bonté de Dieu se répandant d'une manière infinie par la Sainte Trinité à l'intérieur même de la nature divine, la diffusion d'elle-même qu'elle fait encore par la création et la Rédemption apparaît comme surérogatoire, impuissante à perfectionner un don déjà total et infini. Et pourtant les créatures ont le même principe, la même origine que les divines Personnes, à savoir la Bonté divine, la force de l'Amour, sa puissance d'expansion, le feu ardent qui est en Lui et qui le porte à se communiquer.

Ainsi nous *sommes*, parce que Dieu est Amour, mais nous pourrions *ne pas être* parce qu'en Dieu se trouve déjà réalisé par la Trinité un don si total et si parfait, que jamais plus rien ne saurait y ajouter.

Qu'il nous suffise donc, à nous chétives créatures, d'avoir, en un certain sens, la même raison d'être que le Fils et l'Esprit-Saint : à savoir, la Bonté de Dieu, son Amour.

Et combien cette communauté de raison d'être s'affirme, lorsque nous découvrons l'ordre de la grâce par lequel Dieu le Père fait de nous ses fils à l'imitation de son unique, le *Verbe*, à qui Il donne tout ce qu'Il est.

La méditation de ces quelques pensées suffit à nous rassurer pleinement sur le sens de notre création.

*
* *

Si pourtant nous voulons encore examiner quelle signification précise peut avoir la maxime : « *Dieu nous a créés pour sa gloire et son service* », nous pourrons procéder ainsi :

Cette formule peut avoir deux sens, selon qu'elle s'applique, ou bien au motif qui fait agir Dieu, ou bien au but qui convient à notre nature.

Un exemple fera comprendre, prenons-le très simple : Un armurier fait un fusil de chasse. Le motif qui le fait agir, c'est son pain quotidien à gagner. Mais le fusil par lui-même a une autre destination, qui est de servir à la chasse. On pourra donc dire dans deux sens très vrais : l'armurier a fait le fusil pour *gagner* sa vie, et : l'armurier a fait le fusil pour *servir* à la chasse.

Si nous prenons le second sens, qui exprime le but, la fin à laquelle l'œuvre est adaptée de par elle-même, *nous devons dire que Dieu nous a faits pour sa gloire et son service.*

En effet, notre intelligence surélevée par la grâce est faite pour connaître Dieu, connaissance qui la ravit d'admiration, et c'est cela que saint Augustin appelle la gloire de Dieu : *Clara notitia cum laude*, c'est-à-dire une claire vue du Beau, d'où suit la louange. Notre volonté est faite pour aimer le Bien, dont le nom personnel est Dieu. Toute la perfection et le bonheur de l'homme sont donc

de connaître le Vrai et d'aimer le Bien, c'est-à-dire Dieu. Dieu nous a destinés à cela, ne pouvant nous faire un présent plus grand, ni nous appeler à un bonheur plus parfait.

Nous ne pouvons pas faire grief à Dieu de nous avoir appelés au plus grand bonheur possible non seulement à une créature, mais à Dieu lui-même. La soumission de notre intelligence au Vrai et de notre volonté au Bien n'est pas un esclavage, c'est le mouvement, l'aspiration profonde de notre être, toute sa joie et sa béatitude.

Si maintenant, cessant de considérer l'ouvrage en lui-même, et la fin à laquelle il est adapté de par lui-même, nous nous demandons quel a pu être le motif déterminant de l'ouvrier divin, nous devons dire encore que Dieu nous a créés pour sa gloire et son service, autrement dit pour *Lui-même*.

Cela demande explication.

On peut aimer une personne soit pour l'*utilité* qu'elle vous procure, et c'est le plus bas amour, soit pour le *plaisir* que nous trouvons en elle, et c'est un amour encore inférieur, soit enfin d'une manière totalement désintéressée.

Celui qui aime d'un amour totalement désintéressé n'aime pourtant point sans motif. Il aime pour le motif du Beau et du Juste. Il aime, parce qu'il perçoit clairement qu'il est *bien* d'aimer. Un chrétien offensé peut très bien n'envisager point l'utilité qu'il y a à pardonner; il peut très bien ne ressentir point le plaisir qu'il y a à pardonner, mais au contraire la répugnance. Et cependant il pardonne, parce qu'il juge qu'il est *bien* de pardonner. Le motif de son pardon est l'amour du *Bien*. Dira-t-on que son pardon est égoïste, intéressé, etc...? Certes non.

Eh bien! Dieu, lui, ne peut jamais aimer la créature pour l'utilité ou le plaisir qu'il en retire, car aucune créa-

ture ne saurait par elle-même l'enrichir de quoi que ce soit. Si Dieu l'avait voulu, le splendide isolement de sa divine essence lui eût été aussi glorieux que la création même. En Dieu il n'y a donc point de place pour un amour mercenaire. Cependant, aimant d'un amour désintéressé, Dieu n'aime pas sans motif, ce qui serait un aveugle amour. Lui aussi, il aime, parce qu'il est bien d'aimer, de se donner, motif par quoi nos amours sont le plus désintéressés. Seulement le motif d'aimer n'est pas extérieur à Dieu, comme il nous est extérieur à nous.

Le Bien par essence n'est pas en nous, quoique nous agissions par amour pour lui. Mais Dieu lui-même est le Bien par essence, si bien que lorsque Dieu agit par l'amour du Bien, donc d'une manière éminemment désintéressée, il agit aussi pour l'amour de lui-même, souverain Bien.

Ainsi s'explique que Dieu puisse agir à la fois pour lui-même et d'un amour tout à fait désintéressé en notre faveur.

Quant aux paroles de l'Écriture Sainte qui tantôt nous disent l'amour désintéressé de Dieu pour nous, et tantôt la jalousie de Dieu, touchant la gloire et le service qu'il attend de nous, elles ne semblent contradictoires que parce qu'elles expriment des points de vue différents.

Ainsi tout le chapitre IV de la I^re^ Épître de saint Jean exprime le point de vue de Dieu, qui est l'amour désintéressé : « L'amour de Dieu consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils comme victime pour nos péchés (v. 10)... et nous donc, aimons Dieu puisque Dieu nous a aimés le premier (v. 19). »

Mais la plupart du temps, l'Écriture exprime non pas ce que sont les sentiments de Dieu pour nous, mais *plus utilement*, les sentiments que nous devons avoir pour lui,

qu'il est juste, qu'il est dans l'ordre, qu'il est dans le vrai, d'avoir pour lui. Et c'est pourquoi l'Écriture insiste tant sur le service que nous devons à Dieu.

Tout être inférieur tend vers le supérieur. Tout membre est pour le corps auquel il appartient. C'est une vérité d'expérience que le membre se sacrifie pour le corps, le bras pour la tête, le père pour sa famille, le soldat pour sa patrie, etc... Et faisant son sacrifice, le membre ne *manque* pas sa destinée; au contraire, il la *magnifie*, et c'est pourquoi le sacrifice d'un membre pour son corps se fait souvent avec une sorte d'élan joyeux, de spontanéité, d'enthousiasme.

Or Dieu est l'océan de l'Être, l'Infini, le Tout dont nous dépendons, dont nous faisons partie, en un certain sens. Et il est vrai, juste, dans l'ordre, bon, que nous nous soumettions à lui totalement, et que nous nous sacrifiions totalement pour lui.

C'est en ce sens que nous *sommes* pour *sa gloire*. Et cependant il ne tire de nous cette gloire que par condescendance pour nous et par l'effet d'un amour pleinement désintéressé, libre épanchement, écoulement au dehors de cet amour ineffablement désintéressé, par lequel, au sein de la Trinité, se fait l'ineffable communication du Père au Fils, et du Père et du Fils ensemble à l'Esprit-Saint.

Quant aux créatures libres qui ne voudront pas se soumettre à l'ordre essentiel, cet ordre se les soumettra malgré elles par la force de son essentielle nécessité, et ce sera l'*enfer*.

A. Richard,
Aumônier de Sainte-Barbe.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Le commun message de Catherine de Sienne et de Jeanne d'Arc

Deux saintes que tout, humainement, distingue. Il n'en est que plus émouvant de découvrir les admirables harmonies de leur sainteté. Le point de vue de Dieu, en elles, éclate. Leurs destinées — que cinquante années seulement ont séparées — se rejoignent. Et voici que, à les considérer dans le commun message qu'elles nous adressent, nous ne pouvons manquer d'être frappés que Dieu ait réservé pour notre temps l'ultime épanouissement de leur gloire.

Regardons-les tout d'abord l'une et l'autre. Des différences, disions-nous? Ne serait-ce pas plutôt des oppositions? Cette forte fille, à la riche armure, sur son cheval caparaçonné d'or, qui mène une armée au combat et bondit la première à l'assaut, qu'a-t-elle de commun avec cette petite femme émaciée, vêtue pauvrement d'un manteau noir sur une bure blanche, et que suit une « brigade » de moines, de pieuses filles et de jeunes poètes enthousiastes? Si nous poussons plus loin la comparaison, des dif-

férences plus profondes s'accusent. Le milieu où elles ont vécu est si dissemblable ! Jeanne est une fille des champs, et nous croyons la voir parmi les prairies que baigne la Meuse, rieuse et simple. Catherine c'est la petite fille du teinturier de Fontebranda, vingt-troisième enfant d'une Italienne au sang vif et au verbe rapide... Voyons-les grandir : à l'âge où Jeanne mène paître son troupeau et se complaît à fleurir les sanctuaires de la Vierge, Catherine ne songe déjà qu'aux plus rigoureuses mortifications de l'ascèse chrétienne : bientôt elle va se cloîtrer dans un réduit de la maison paternelle, éclairé par la seule lueur du soupirail. Quel contraste avec l'enfant des bords de la Meuse qui joue près de l'arbre aux fées ! On ne peut s'étonner que leur imagination s'en ressente. Quelle simplicité chez Jeanne : ses visions sont sans forme. Elle entend des voix, mais quant à dire si Monseigneur saint Michel qui lui apparaît avait un corps, et comme il était vêtu : peu lui en chaut. Tout en elle est limpide et clair, et parmi le tumulte des camps, cette pureté lumineuse de l'imagination demeure inaltérée. Lisons maintenant le récit des visions de Catherine. C'est un défilé coloré et voyant, bariolé presque. Les cortèges de Saints se déroulent, mais aussi parfois les pires obsessions l'envahissent. Le mauvais goût d'ailleurs n'est point absent des comparaisons qu'il lui arrive d'employer. Pousserons-nous plus avant le parallèle? c'est leur forme même d'intelligence qui diffère. Voyez Jeanne face aux théologiens. Il semble qu'on saisisse sur ses lèvres un sourire malicieux. Tout leur jargon n'est pas son fait. Elle le leur dit volontiers. Catherine est théologienne. Elle a vécu dans l'intimité des docteurs. Sans doute son intuition dépasse en simplicité leurs propos. Son cœur touchait d'instinct ce dont ils lui parlaient. Mais elle les a entendus, et c'est leur doctrine, transfigurée par sa

vision, qui a nourri son livre, admirable synthèse du mystère de la Providence miséricordieuse et de l'Incarnation rédemptrice.

De ces différences, il me semble trouver un symbole singulièrement suggestif et émouvant. Deux mots sont sans cesse sur les lèvres de Catherine, sans cesse apparaissent en ses écrits, comme s'ils exprimaient l'ardent attrait de son âme : « Sang et Feu ». Sang et feu... comment ne pas penser à Jeanne d'Arc : son instinctive horreur du sang? Elle ne peut voir couler le sang français, nous dit-on, que ses cheveux ne se dressent sur sa tête. Et son angoisse du feu ! son agonie à la pensée que, demain, ce corps net et inviolé sera envahi par la flamme. — Catherine, elle, chante le feu et le sang. « Ma nature, c'est de flamber », s'écrie-t-elle : « *La mia natura è fuoco.* » Il s'agit du feu divin. Mais l'autre, le feu matériel en est le symbole. Et c'est si vrai que par deux fois un miracle se reproduit. Elle tombe en un foyer qui ne la brûle point; son voile n'est même pas consumé par la flamme. Singulier attrait du feu. Quant au sang, il la hante. Le sang du Christ « le doux agneau ». Sans doute. Mais ici encore tout sang est le symbole de celui de la rédemption. Qu'on relise cette page étrange où elle parle de l'odeur du sang, le jour où sa tunique blanche fut maculée de celui qui gicla d'un billot.

Deux saintes en vérité fort différentes. Humainement leurs destinées auraient dû complètement diverger. Mais que sont pour Dieu nos traits divers de race, de famille, de tempérament, sinon des occasions de faire éclater la toute-puissance de sa grâce et la souveraine unité de ses plans? De ces deux âmes il va semblablement s'emparer. Et les voici qui vont collaborer à des réalisations divines dont le dessein unique se révèle. Leur message est commun, comme leurs vocations se confirment.

*
* *

En tout premier lieu, elles nous affirment la primauté du surnaturel. C'est le principe essentiel que, à cinquante années de distance, l'une et l'autre, sur l'ordre de Dieu, sont venues répéter. Cela vaut pour tous les temps. Singulièrement toutefois pour le leur et pour le nôtre.

Chez Catherine et chez Jeanne le fait est remarquable que Dieu s'empare puissamment et très tôt de la direction de leurs vies. La petite Siennoise n'a que six ans quand le Christ couronné de la tiare lui apparaît et la bénit. Son petit frère Stefano n'a rien vu. Il poursuit sa route. Elle, a été saisie à fond. Dieu ne la lâchera plus. Elle lui sera obstinément fidèle. L'inspiration divine, si elle est de sept ans plus tardive chez Jeanne, n'en domine pas moins puissamment sa vie. Dieu ici encore, par l'intermédiaire de l'archange de lumière, instruit et commande. L'enfant, qui reçoit le message et l'annonce de son exceptionnelle mission, ne fera plus qu'obéir. Quand Dieu envahit ainsi l'être humain, il n'y a qu'une réponse possible : être à Lui. Toutes deux seront vierges, pour mieux manifester leur totale appartenance. Jeanne sera la Pucelle. Catherine, ses disciples l'appelleront leur douce Maman : mais n'est-ce point une autre façon d'affirmer son rayonnement virginal?

Cette primauté de la grâce divine qui s'affirme au point de départ de ces deux vies et dans tout l'accomplissement de leur mission, ce sera aussi bien la doctrine constante de l'une et de l'autre. Elles l'expriment en des formules qui sont pour nous comme des mots d'ordre. Catherine un jour est devant Dieu, dans l'ardeur angoissée de son désir et de sa prière. Et voici au fond d'elle-

même soudain la voix divine : « Catherine, ma fille, sais-tu bien qui tu es et qui je suis? Moi, je suis Celui qui est, et toi, Catherine, tu es celle qui n'est pas » ; et quelques jours plus tard, la même pensée se traduit sous une autre forme sur les lèvres du Sauveur lui-même, en ce conseil : « Catherine, ma fille, pense à moi, et moi je penserai à toi! » Comment ne point rapprocher ces formules de celles de Jeanne? Dieu premier servi! Agir et batailler « en nom Dieu » et puis s'en remettre à lui de donner la victoire. La splendide formule de la Vierge lorraine rejoint celle de sa sœur siennoise : Dieu pour l'une et pour l'autre est premier.

Premier; ce qui veut dire que son action puissante qui domine et régit tout, loin de supprimer l'humain, le réalise et l'accomplit. « Celle qui n'est pas », parce qu'elle s'en remet à Dieu de penser à elle, va devenir humainement une figure prodigieuse. Celui qui est la possède. L'enfant inculte soudain saura lire pour chanter la louange de Dieu. Miracle subit, ou exaltation de la nature sous la puissance du désir né de la grâce... qu'importe, si au total l'envahissement de Dieu se marque par un enrichissement humain! Cette « petite femme », comme dira le pape Grégoire, adressera aux papes et aux princes, et à Dieu même, son étonnant « je veux ». Son intelligence éveillée par l' « infini de l'amour » la haussera à la sagesse théologique la plus haute; ces doctrines que ses frères dominicains laborieusement conçoivent et enchaînent, elle les saisira dans l'unité de l'extase, transfigurées et vivantes. Jeanne, du jour où elle obéit à Dieu, reçoit de lui des dons non moins éclatants. On lui reconnaît un véritable génie militaire. La puissance divine ici encore met son instrument au niveau des grandes vues qu'elle réalise. Dieu, qui donne la victoire, est aussi celui qui conforte ceux qui bataillent.

***

La primauté divine, telle est donc la première et commune affirmation de ces deux saintes. Mais ce n'est point tout. Il faut aller plus loin, et pénétrer maintenant jusqu'au cœur même de leur mission.

Le P. Clérissac, dans l'admirable triduum de Jeanne d'Arc qu'il prêcha en 1910 à Notre-Dame d'Oosterhout, a exprimé cette pensée très juste que l'essentiel de la mission de Jeanne d'Arc ne fut ni la délivrance d'Orléans, ni les victoires qui firent d'elle la libératrice de la France. Ce sont là signes qui authentiquent sa mission divine. L'essentiel en est ailleurs. Une telle sainteté supposait d'ailleurs une mission qui ne pouvait se borner à des objectifs purement terrestres. En réalité le point culminant de la vie de Jeanne c'est Reims. Elle-même l'affirmera dès le début. Son office était de conduire à Reims le Roi de France, pour qu'il fût sacré. Qu'est-ce à dire, sinon que tout son rôle était d'affirmer que seul le Roy du ciel au nom de qui elle paraissait était vrai Roi de France et que les rois temporels ne sont que ses lieutenants? Cela aussi elle l'a à maintes reprises proclamé. Son royaume, Charles ne le tiendra qu'en commende, de Celui qui seul est vrai Seigneur de France. C'est si vrai que Jeanne un jour lui demandera de lui faire donation de son royaume, qu'elle remet au Seigneur Jésus. Le sacre c'est l'affirmation de cette éternelle vérité : les rois de la terre, les pouvoirs temporels quels qu'ils soient, sont une lieutenance du Christ Jésus.

Pénétrés de cette pensée, regardons maintenant Catherine de Sienne. Dans sa déconcertante destinée il est aussi un point culminant. Comme pour Jeanne, les victoires qu'elle remporte, ces victoires sur elle-même qui sont non moins difficiles à gagner que les autres, ne sont que

des signes. Dieu, qui la conduit, suit un plus haut dessein.

Un soir de janvier 1377, dans Rome en fête, sous les fleurs et les acclamations, tandis que sur la place Saint-Pierre brûlent mille huit cents lampes, le pape Grégoire XI est revenu.

Le Pape : c'est-à-dire le vicaire du Christ-Roi, dont la royauté est premièrement, avant d'être temporelle, une royauté sacerdotale, le Vicaire de ce Christ que Catherine à six ans avait contemplé couronné de la tiare, et la bénissant au-dessus de l'église des Dominicains de Sienne, celui qu'elle appelle « le doux Christ de la terre ».

Dès lors, c'est comme un immense triptyque qui s'ouvre devant nos yeux. Ici c'est Reims, sa cathédrale illuminée de victoires, où se pressent étendards et riches armures. Le roi de France s'agenouille pour recevoir l'onction sainte : ce roi qu'une bergère a été chercher à Chinon, de par le Roi du Ciel. Là c'est Rome, la Basilique de Saint-Pierre où dans l'enthousiasme général revient ce pape, qu'une petite femme de trente ans a été chercher en Avignon, elle aussi en nom Dieu, au nom du Sang du Christ.

Et au centre, c'est le Christ lui-même, Roi et Pontife, le Christ couronné de la tiare et ceint du glaive : dont les rois terrestres ne sont que les lieutenants, comme les papes sont à la tête de l'Église ses vicaires.

A les contempler ainsi, il semble presque que les deux messagères de Dieu, Catherine et Jeanne, soient des êtres supra-terrestres. Ne seraient-ce point de ces anges qui servent le Christ-Roi ? L'une toute de lumière et de simplicité virginale, l'autre toute de flamme et d'ardeur brûlante. Ne seraient-ce point deux anges, en vérité? Non point. Une humble fille de chez nous; la petite fille du

teinturier de Fontebranda, des êtres comme nous... et qui sont capables de souffrir.

∴

Car c'est là le dernier aspect, et peut-être le plus émouvant de leur commun message. Jeanne et Catherine ont souffert. Elles n'ont même *accompli* leur mission qu'au prix de la souffrance, et de la mort. Collaboratrices du Christ, roi et pontife, elles ont dû également porter sa couronne douloureuse et partager son agonie. Il est remarquable que l'une et l'autre aient connu des épreuves analogues. L' « épreuve de la médiocrité », disait de Jeanne le P. Clérissac. C'est-à-dire ces incompréhensions jalouses et haineuses de tous ceux que froisse la proximité de la grandeur. L'une et l'autre ont souffert des trahisons mesquines ou perfides. Les Florentins dupent Catherine, comme son entourage trahit la Pucelle. L'une et l'autre ont souffert des épreuves qui leur venaient des gens d'Église : ceux mêmes qui auraient dû aider et favoriser leur mission divine. Quelle blessure pour ces âmes où la virginité épanouissait une simplicité confiante et totale! Mais surtout l'une et l'autre ont subi l'angoisse plus douloureuse encore de l'échec. Humainement leurs destinées s'achèvent dans ce qui paraît la ruine même de leur œuvre. Au lendemain du sacre le lieutenant du Christ s'avère insouciant, et il faudra que Jeanne soit prise et puis brûlée. Il ne faut point un délai plus long pour que Catherine voie surgir, comme l'exprime son dernier biographe, « la nuée des Démons », qui s'abat sur l'Église : le grand Schisme commence. Le manteau royal du Christ-Prêtre est déchiré. Quelle angoisse pourrait être plus atroce pour la Siennoise ardente?

Le sentiment de l'échec, n'est-ce point le plus découra-

geant, et ne fallait-il point que ces deux saintes dont le message s'adresse à nous, aussi bien qu'à leur temps, là encore nous prémunissent en nous enseignant? Regardons-les. Jeanne promet la victoire définitive dont le bûcher de Rouen sera la rançon. Ses voix l'y accompagnent, qui ne trompent point. Et Catherine elle aussi entend la voix divine, qu'elle nous transmet comme un mot d'ordre suprême pour toutes nos heures de défaillance : « Miséricorde. Miséricorde à Catherine, miséricorde au monde, miséricorde à l'Église. » C'est la réponse que formule le *Dialogue*, dicté dans l'extase. Et comment n'avoir pas une inébranlable confiance en effet quand on s'est confié à Dieu? Si Dieu vraiment a primauté, par sa puissance souveraine; si le Christ-Roi vraiment régit ce monde, comment n'attendre pas de lui la victoire définitive? Mais il faut, sur cette terre, gagner la bataille pour notre part. Et le prix, le prix définitif, c'est notre prière et la souffrance unie à celle du Sauveur. Voilà le dernier point du message de Jeanne et de Catherine. Celle-ci disait, dans les derniers temps de sa vie, que Dieu avait posé sur ses épaules la barque de l'Église, et qu'elle était accablée sous ce fardeau. Elle disait aussi qu'il lui semblait que Dieu avait pris son cœur pour le pressurer sur la face de l'Église. Images hardies, mais qui expriment la réalité.

Jeanne, priant dans sa prison.

Catherine, ployant sous la barque de Pierre.

Deux images de ces deux saintes à quoi nous sommes moins accoutumés peut-être — ce sont les plus vraies.

*
* *

Ces quelques traits rapides évoquent un dessein providentiel. N'est-il point frappant que ce soit à notre époque

que ces deux saintes ont vu leur glorification s'achever? C'est en 1866 que le pape Pie IX instituait Catherine de Sienne patronne secondaire de Rome. Le souvenir est encore en nos cœurs des tout récents triomphes qu'en son centenaire la France catholique a faits à sa sainte nationale. Comment ne point découvrir ici une volonté de Dieu? Ce message qu'elles adressaient l'une et l'autre au siècle où les États nationaux cherchaient et trouvaient leur unité, ne leur faut-il pas le redire? Notre Europe vieillie cherche ses assises nouvelles. Les trouvera-t-elle ailleurs que sous le signe de la Primauté divine, dans la fidélité au Christ Pontife et Roi, dans l'esprit de sacrifice et de charité? Puissent ces deux saintes, qui l'ont si fidèlement servi, nous obtenir du Christ cette paix dont elles ont toutes deux été messagères! Elles nous en dictent les conditions. A chacune de nos âmes de s'y soumettre d'abord, dans la pleine connaissance des Droits de Dieu, premier servi.

fr. I. MENNESSIER, O. P.

Journal de Clément Roux, « le saint homme de Grasse » [1]

(Suite et fin)

4 juin 1864

Le mystère de la vie douloureuse du Sauveur, de ses souffrances et de son agonie à Gethsémani, au Calvaire, devient de plus en plus l'attrait de son âme, l'objet de ses méditations, le thème habituel de ses sentiments.

O Jésus agonisant, ô Jésus triste jusqu'à la mort, je vous adore avec mon cœur, souffrant de votre agonie et attristé de votre tristesse; je vous adore et veux compatir jusqu'au dernier de mes jours à vos ineffables douleurs. [...]

Ah ! que ma tristesse soit bénie, si elle me permet de compatir à votre tristesse, et si je puis, quoique à une distance infinie, ressentir, autant que peut le comporter ma misère, cette amertume, ces frayeurs, cet ennui, ces délaissements et ces angoisses; au jardin des Olives, cette langueur et cette effrayante prostration sous laquelle vous vouliez bien être accablé pour expier toutes les iniquités du monde et nous montrer jusqu'à quel point vous nous aimiez ! [...]

(1) Cf. *La Vie Spirituelle,* mars 1933, pp. 355-365.

On ne s'étonnera pas qu'après cette surnaturelle exultation devant la souffrance, la nature, reprenant à certaines heures ses prétendus droits, ait fait entendre ses protestations, et que cette âme éperdue de reconnaissance ait subi les assauts du doute et du découragement. C'est dans l'ordre; c'est même, dirons-nous, nécessaire, afin qu'apparaisse dans une plus saisissante évidence le triomphe de la grâce sur la nature, de la foi sur la raison. Le divin Sauveur, au jardin des Olives, n'a-t-il pas connu cette épreuve et prévenu, par là, le scandale des prétendus stoïques devant la douleur?

10 juin 1864

Mon cœur est dans le trouble ; mon âme est en détresse. Je me reprends à regretter ma force et ma santé, comme si je n'en avais pas fait à Dieu le sacrifice, comme si je n'avais pas trouvé la paix et la joie dans l'abandon de tout à son adorable volonté. Ce qui regrette en moi, je ne le sais, mais je sais bien que ce n'est pas mon âme. Mon âme, qui tremble d'aliéner et de perdre déjà des douleurs qui l'unissent à son Dieu crucifié. Les médecins me font descendre du surnaturel au naturel, du divin au terrestre. Naturellement et humainement parlant, ma position est affreuse; mais surnaturellement et au point de vue de l'Éternité, elle est souverainement bonne, heureuse et salutaire. Je souffre avec le Christ, je suis attaché à la croix avec le Christ; c'est à rendre jaloux les anges. Mais les médecins ne l'entendent pas ainsi. C'est ce qui m'explique pourquoi je tremble à leur approche, pourquoi je tombe dans le découragement et la tristesse, après que, par leur façon de juger, ils m'ont ramené à leur point de vue.

Et se ressaisissant par un élan décisif de foi, il ajoute ces admirables paroles :

Et cependant, si je veux répondre dignement aux desseins de Dieu sur moi et à mon désir de m'y conformer, il faut que je reste sur les hauteurs de la Foi, attaché à la croix. Il me faut l'exaltation de la souffrance et de l'amour pour regarder le ciel, et ne plus sentir les tourments et la misère de ma mortalité. Les docteurs et les sages du monde disent : C'est de l'exagération ! c'est de la folie ! — Mais cette folie m'est nécessaire pour triompher de la souffrance et de la mort. [...]

Non, je ne tente pas Dieu, mais j'ai une confiance absolue, aveugle, en sa toute-puissance, en sa toute-bonté. Si je devais guérir, s'il voulait me guérir, un souffle d'air, une goutte d'eau suffiraient... Et me voilà en paix, et me voilà heureux au sein de la souffrance que j'aime et que j'embrasse jusqu'à la mort qui ne doit pas tarder et après laquelle je soupire ardemment. Le ciel ! *Cupio dissolvi et esse cum Christo ! Mihi mori lucrum !* [...]

Clément Roux trouve la paix dans l'abandon.

. . . . . .

Ah ! maintenant, ô mon Dieu, que vous avez ouvert devant moi une inépuisable source de régénération, de vie et de bonheur; maintenant, ô mon Dieu, combien je sens qu'il est bon, qu'il est doux et salutaire de s'abandonner à votre Providence, de compter sur vous et sur vous seul! Quand je jette un regard sur ma vie passée, je vois des multitudes de peines, d'inquiétudes, de tourments et d'angoisses. Hélas! je comptais sur ma raison, sur mes calculs, sur mes travaux et sur ma volonté, et je ne comptais pas sur vous; je ne tenais pas compte de

votre volonté, et comme la mienne se trouvait être presque toujours en opposition avec la vôtre, et que, se heurtant contre elle, elle s'était brisée avec les projets qu'elle avait conçus; comme après ces nombreux échecs dont je ne comprenais pas le sens, à bout de force et d'énergie, je tombais dans la défiance de moi-même et dans l'abattement, je ressentais des angoisses mortelles, parce que, ne trouvant plus en moi qu'impuissance et misère, ne comptant pas sur vous, j'étais réduit à contempler, sans espoir d'en sortir, cette situation désespérée. Vous permettiez ces déceptions et ces chutes, ô ineffable bonté de mon Dieu, pour m'obliger à me tourner enfin vers vous, à compter entièrement et uniquement sur vous. Et maintenant qu'éclairé par le malheur et par votre divine grâce, je vis sous le regard de votre Providence, espérant tout de vous et rien de moi; maintenant je suis en paix, je suis heureux et calme; lorsque j'ai travaillé et semé le grain de chaque jour, je m'endors tranquille, persuadé que la céleste rosée viendra faire fructifier en moi le germe d'éternité. Mon travail n'est rien, mais fécondé par vous il produira au centuple. Qu'ai-je donc à m'inquiéter et à craindre, puisque c'est vous, ô puissance infinie et toute miséricordieuse de mon Dieu, qui de ce rien tirera des fruits abondants de salut et de vie, des fruits d'éternité?

*
* *

Dans les lignes qui suivent on pourra constater, une fois de plus, le flux et le reflux de la nature et de la grâce : de la nature prête à succomber, de la grâce qui le relève et le réconforte. Les âmes éprouvées de cette sorte trouveront dans ces lignes un véritable encouragement.

O mon Dieu, secourez-moi, je suis sans force et sans

courage ; mon corps souffre, mon âme souffre, tout en moi souffre. Les douleurs, la tentation, l'angoisse, tout me tourmente. Eh ! comment, pauvre créature, pourrais-je résister à ce déluge d'afflictions qui viennent fondre sur moi ? Ah ! si vous ne me soutenez, ô mon Dieu, de votre bras tout-puissant, puis-je me promettre, faible comme je suis, d'arriver au terme ? J'ai perdu la paix, le seul bien qui me restait avec votre amour. Mon Dieu, mon Dieu, mon Père, n'abandonnez pas l'âme qui crie vers vous dans sa détresse; je suis comme anéanti à vos pieds. Voyez,. jetez un regard d'amour et de pitié sur votre Christ qui souffre en moi les douleurs de l'exil et les désolations de la terre. Envoyez votre ange libérateur et qu'il vienne arracher mon âme à l'ennemi qui la presse. Ah ! que le découragement et le désespoir n'envahissent pas mon âme ! [...]

A mesure que les jours se succèdent et que la maladie, l'infirmité se prolonge avec la perspective d'une durée qui ne finira qu'avec la vie, l'âme du « pauvre infirme » lutte, dans la confiance, contre l'influence déprimante de l'incertitude des lendemains.

On en surprend les efforts en maints passages de son « Journal intime » :

Voici arriver, y voyons-nous, l'heure de la langueur et de la défaillance! ne nous effrayons pas! Cet état est nécessaire à l'épreuve qui produit la patience. Il faut passer par ces alternatives de lumière et de ténèbres, de vie et de mort. Assez de sens humain pour souffrir de ce que j'ai perdu; asssez de sens divin pour en accepter avec amour le sacrifice; assez d'infirmité pour souffrir toujours; assez de santé pour souffrir longtemps. C'est une condition qui semble être faite au reste de mes jours! Je ferme les yeux, je m'abandonne. Amen. Amen !

*
* *

Perdre une à une toutes les sympathies, les voir fuir l'une après l'autre, jusqu'à la dernière, jusqu'à celles qui semblaient ne devoir jamais faire défaut; sentir le froid, le vide, se faire autour de soi; n'être plus pour ceux qui vous entourent et vous accordent l'aumône d'une visite qu'un objet de pitié qui saisit le cœur de tristesse; comprendre et sentir qu'on ne vous voit, qu'on ne vous visite que par devoir, par cérémonie quand ce n'est pas par intérêt; qu'aucune attraction du cœur n'est là, qu'aucune affection n'est là; s'avouer qu'on n'est plus aimé, qu'on n'est plus recherché pour soi-même, qu'on a perdu pour jamais ce qui attire, ce qui rapproche les cœurs; qu'on doit enfin renoncer à être aimé : voilà ce à quoi répugne la nature autant et plus que la mort, car quelle mort n'est-ce pas de n'être pas aimé ! [...]

Cette mort, ô mon Dieu, devient, quand on vous aime, vous, elle devient en vous, ô prodige! un principe d'éternelle vie et d'éternel amour, d'autant plus fécond qu'on meurt davantage à l'amour, à l'estime et à la sympathie des créatures. [...]

*
* *

Là s'arrête la première partie du Journal du « pauvre infirme » dont nous n'avons reproduit que des extraits. Dans la solitude d'une chambre d'infirme à laquelle sa vie était désormais condamnée, Clément Roux éprouvait le besoin d'épancher son âme dans les pages d'un « Journal intime », où il laissait courir sa plume sans aucune préoccupation de publicité. C'est ce qui explique les répétitions de pensées et l'absence de recherche de style. Après de longs mois d'une dure reclusion imposée par

l'immobilité à laquelle l'avait réduit le mal dont il était affligé, il avait recouvré en partie l'usage de ses jambes et marchait péniblement à l'aide de deux bâtons : il avait pu se rendre à l'église et venir puiser auprès du divin Sacrement de l'autel le réconfort réclamé par son âme.

Désormais, l'Eucharistie allait devenir le centre de ses aspirations, l'attrait dominant de son cœur, le pôle de sa vie spirituelle. Lui-même s'en explique en ces termes : « Je sens en moi une puissance irrésistible qui me pousse vers l'Eucharistie et m'enchaîne au pied des saints autels. »

Et de fait, durant de longues heures et tous les jours, on pouvait le voir tout près du tabernacle dans une attitude de prostration imposée par son infirmité, immobile comme une statue, étranger à tout ce qui pouvait l'entourer (1).

Souvent, après une oraison prolongée au cours de laquelle son âme s'était épanchée dans son Bien-Aimé, il traçait au crayon, dans un carnet dont il avait fait le compendium *de ses pensées et de ses sentiments, les inspirations résultant de ces colloques intimes.*

Sous le titre de « pages eucharistiques » écrites « aux pieds de Jésus », Clément Roux a laissé voir un autre aspect de sa physionomie morale. L'amant de la Croix *s'y révèle* amant de l'Eucharistie.

Ch^ne^ LAMBERT,
Directeur de l'Œuvre
des Prêtres Éducateurs.

(1) Voir : *Le saint homme de Grasse* (Édition complète, ch. VIII, pp. 353 et suiv.), Édition abrégée, ch. VII, pp. 162 et suiv.

LA SAINTETÉ CHEZ LES DÉBARDEURS

Mathieu Talbot

Je viens de lire une vie de saint. Un pauvre homme de saint. Un ouvrier parmi la foule misérable des ouvriers. Il vivait encore il y a moins de dix ans. Débardeur chez un trafiquant en bois et constructeur de meubles à Dublin. Qui sait, lorsque je rencontre sur les quais de la Seine un docker ou, dans les trains de banlieue, un manœuvre qui s'en revient, lassé, de son travail, si je n'ai pas un saint en face de moi — un saint à faire rougir tous les professionnels de la piété?

De 13 à 17 ans, Mathieu Talbot avait pris des habitudes d'ivrognerie. Toute sa paye était, en un jour, chaque semaine engloutie. Un jour il dit à sa mère : « Je vais prendre le pledge. » C'est, en Irlande, une promesse de tempérance. Il la tint pour le reste de ses jours.

Il couchait sur une planche nue. Chaque nuit se levant à deux heures, il priait jusqu'à 4. Après une courte toilette, il reprenait ses prières jusqu'à l'heure de la messe, à 5 heures ou 5 h. 1/2. Il attendait, agenouillé, l'ouverture de la porte de l'église. Il demeurait à genoux pendant le saint Sacrifice, communiait. Puis il rentrait chez lui pour prendre une légère collation et s'en allait à son rude travail de débardeur. Il en avait jusqu'à 5 h.30. Alors il reve-

nait chez lui prendre — à genoux toujours — un maigre dîner, et recommençait ses prières jusqu'à 10 h. 30.

Jamais en retard à son travail, de mémoire de contremaître. Pendant les heures de pause il se retirait dans un hangar et priait pour ses camarades. Toujours affable, rendant service à tous, désintéressé.

Un jour, il fallait décharger en hâte un navire. Pour ce travail supplémentaire les hommes reçurent un surplus de salaire de 2 fr. 50. Mathieu, lui, ne se présenta pas. Le contremaître l'interrogea. Notre saint répondit qu'il avait souvent des instants de loisir au cours de la semaine : n'était-il donc pas juste, quand le travail pressait, de donner un coup de collier, gratuitement?

Il s'était fait une petite bibliothèque spirituelle, lisait *Tout pour Jésus* du P. Faber, le *Jésus* du P. Sertillanges, la *Vraie Dévotion à la Sainte Vierge* du B^x^ Grignon de Montfort, les œuvres de Louis de Blois, de saint François de Sales, etc...

C'était un ouvrier docker. Il vivait encore entre 1920 et 1925, un temps que nous avons connu. A l'heure actuelle, combien de saints rachètent ainsi dans le silence et la pénitence le monde misérable? Il avait noté de sa main cette simple remarque : « Les fils des hommes ne savent ni la grandeur de ce qui est éternel ni la bassesse de ce qui est temporel. Le temps de cette vie n'est qu'une course à la mort, et personne n'a la permission d'y demeurer. »

Le dimanche 7 juin 1925 il allait à l'église des Dominicains lorsqu'il s'affaissa au milieu de la rue. Un accident banal. On s'empresse. On va chercher un peu d'eau. « Mon pauvre bonhomme, vous vous en allez en paradis », lui dit une brave femme en approchant la tasse de ses lèvres. C'est ainsi que Mathieu mourut.

Mais quand on fit la toilette du cadavre, à l'hôpital, on trouva autour des reins une chaîne de fer, celle-là même

qu'il avait portée d'abord autour du cou et du dos; mais comme il portait tout le jour des planches sur ses épaules, la chaîne s'enfonçait dans la chair et il avait dû l'enrouler autour des reins. La piété populaire s'émut. Une brochure fut faite et 150.000 exemplaires vendus. Aujourd'hui en France, chez Spes, *L'admirable vie d'un ouvrier docker* vient de paraître. Des grâces sont obtenues, conversions, guérisons, travail trouvé, réconciliations domestiques, guérisons d'ivrognes.

Quelle joie de vivre en un monde où il existe — et nombreux — de tels saints!

P. B.

Saint Albert le Grand

Interprétations du nom de Marie

« Amarum mare » (1)

Le nom de Marie signifie encore « mer d'amertume », non pas que l'amertume lui soit propre, à elle qui, dans sa douceur, l'emporte en suavité sur le rayon de miel, mais à cause de la triple amertume qui lui a été réservée de la part de ceux qui offensent son Fils et le courroucent.

D'abord la Judée lui a réservé l'amertume quand elle suspendit son Fils unique en croix, amertume que Siméon nomma son glaive quand il dit : « Et vous-même, un glaive transpercera votre âme. » Car elle ne pouvait sans une grande amertume voir toute la douceur de sa vie suspendue à la croix dans l'amertume de la confusion et du châtiment. En effet, elle goûta le fiel dans son cœur quand la bouche de son Fils en sentit l'amertume. Elle fut plongée comme dans une mer d'amertume

(1) C'est la troisième interprétation du nom de Marie donnée par le Saint dans son traité inédit *De Natura boni*. Voir *La Vie Spirituelle* du 1er janvier 1933, pp. 156 et suiv.

quand la langue de son Fils goûta l'amertume de la myrrhe, du vinaigre et de l'absinthe. C'est pourquoi, gémissant et se lamentant, elle put dire d'une âme amère avec Jérémie (*Lamentations*, 1, 16) : « C'est pour cela que je pleure et que mes yeux répandront des larmes, car mon consolateur s'est éloigné de moi et a bouleversé mon âme. Mon fils est allé à sa perte, car son ennemi l'a vaincu (1). »

Elle est aussi remplie d'amertume par les pécheurs quand ils tuent non son Fils lui-même, mais son Fils dans ses membres, c'est-à-dire quand l'homme tue son âme ou celle d'un autre et la sienne propre. Alors, une seconde fois, l'homme, par son péché, la remplit d'amertume autant qu'il dépend de lui, parce qu'elle ne peut répudier sa miséricorde et qu'elle ne peut non plus ne pas avoir pitié des membres de son Fils qui sont ainsi déchirés. Ceci est figuré dans Ruth, 1, 20-21, lorsque Noémi, revenant de Moab après la mort de ses fils et de son mari, dit aux femmes de Bethléem : « Vous ne m'appellerez pas Noémi (c'est-à-dire « belle »), vous m'appellerez Mara, c'est-à-dire amère, car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. Je suis allée les mains pleines, et le Tout-Puissant m'a ramenée les mains vides. Pourquoi m'appelez-vous Noémi puisque le Seigneur m'a affligée et que le Tout-Puissant m'a humiliée? (2) » Ces gémissements conviennent à la Bienheureuse Vierge qui embrasse dans les entrailles de sa miséricorde et de sa bonté, comme ses propres enfants, tous les membres de son Fils. Elle est allée vers Moab, c'est-à-dire dans le monde,

(1) Texte : « ... *oculi mei dabunt lacrymas... factus est Filius meus perditus.* » Vulgate : « ... *oculus meus deducens aquas... facti sunt filii mei perditi.* »

(2) Le texte reproduit ce passage de la Vulgate avec quelques variantes dans la forme, mais qui ne changent pas le sens général.

domaine du mal, où meurent de la mort du péché les fils de l'homme, c'est-à-dire ceux qui ont été engendrés dans la grâce et la miséricorde par son intercession, et Dieu, le véritable époux de leur âme, meurt en eux, non que la mort tombe sur Dieu, mais parce que, selon l'Apôtre, les pécheurs crucifient de nouveau en eux-mêmes le Fils de Dieu, le tournent en dérision, rejettent tout souillé le sang de l'alliance dont ils ont été marqués et font une offense à l'Esprit-Saint. Revenant à Bethléem, « maison du pain », c'est-à-dire vers les prédicateurs qui possèdent la parole de Dieu, elle est reçue avec des démonstrations de joie parce qu'elle est louée, bénie et célébrée par tous ceux qui disent dans l'allégresse de leur cœur : « Voici cette Noémi, c'est-à-dire cette Vierge toute belle et toute pure, nourrissant les cœurs par son intercession. » Pendant qu'elle est ainsi glorifiée par tous, elle se plaint vivement de n'être point Noémi, c'est-à-dire belle, parce qu'elle est triste et troublée à cause de la mort de ses enfants, qui sont les membres de son Fils. Elle dit que, quand elle va dans le monde pour y trouver la pénitence, elle est pleine de bonnes œuvres, d'aumônes et d'autres mérites, mais elle revient les mains vides, c'est-à-dire sans ses enfants, car ils se sont tous détournés d'elle par amour du siècle, et elle gémit d'être ainsi en présence de Dieu, afin d'obtenir la résurrection de ses enfants.

En troisième lieu, elle est remplie d'une amertume qui ne désole pas son cœur, mais qui le réjouit : quand elle voit que les hommes sont pleins d'amertume en leur cœur à cause de leurs péchés et que cette tristesse leur procure la gloire, elle est remplie de cette amertume et réconfortée, non parce qu'elle s'attriste, mais parce qu'ils sont affligés selon Dieu. Voyant en effet que cette

tristesse et cette affliction opère en eux le désir de marcher sans dissentiment avec leur Dieu, et les pousse non pas à défendre, mais à condamner leur faute, non pas à craindre, mais à se repentir, non pas à retomber dans leur péché, mais à le châtier, elle se réjouit, celle qui est la mère de bonté, et elle est réconfortée par tous les progrès des chrétiens. Voyant que le Seigneur lui-même redescend dans ces abîmes (1), elle se réjouit et invite les saints à se réjouir, comme cette femme qui avait perdu sa drachme, qui, pour la trouver, avait fouillé toute la maison; elle prie le Maître de la maison, son Fils, afin de l'incliner au pardon, elle envoie des anges qui, ici, persuadent et gardent, d'un autre côté de la maison encouragent, de l'autre côté enfin, elle éclaire et stimule par ses exemples celui qui l'écoute jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé celui qui était perdu. Ainsi donc, cette mer d'amertume n'est pas bouleversée par la tempête, mais elle est remplie du sel de la discrétion qui ne peut s'évanouir, et des eaux de la douceur et de la miséricorde.

« Domina nostra » (2)

Elle est notre Dame pour trois raisons, dont l'une est sa dignité puisqu'elle est la mère de notre roi et seigneur Jésus-Christ.

La seconde raison, c'est qu'elle-même nous achète continuellement à son service par les bienfaits et les richesses de sa grâce. C'est pourquoi nous lui disons : « Nous sommes comme la servante dont les yeux sont fixés sur les mains de sa maîtresse. » Elle est celle dont on lit

(1) Le texte est ici un peu obscur.
(2) Quatrième interprétation dans le même traité.

dans les Proverbes, XXXI, 29 : « Beaucoup de filles ont rassemblé des richesses, mais toi, tu les a toutes surpassées. » Et par ces richesses, elle achète tous les hommes à son service, leur tendant la main du haut du trône de sa grâce, ce qui est bien indiqué dans la Genèse, XLVII, 18-19, lorsque ceux qui viennent trouver Joseph en Égypte lui disent que, n'ayant plus d'argent, ils ont perdu aussi leurs troupeaux : « Et tu sais bien que nous ne possédons rien, sinon notre corps et notre terre. Pourquoi péririons-nous sous tes yeux? Nous-mêmes et notre terre t'appartiendront; achète-nous pour être les serviteurs du roi et donne-nous de quoi semer, afin que le laboureur ne périsse pas et que la terre ne soit pas désolée. » Nous pouvons dire de même à notre Dame, dont nous sommes tous les serviteurs, que, l'argent faisant défaut (c'est-à-dire le trésor de l'image de Dieu que nous avons souillé par le péché et dévoré dans les plaisirs), les troupeaux (c'est-à-dire la force de notre corps par lequel nous sommes semblables aux animaux) ont manqué aussi, parce que nous avons dévoré et anéanti par le péché le corps et l'âme faite à l'image de Dieu, et nous sommes comme des affamés qui ne trouvent pas dans le monde de quoi se rassasier; lorsque les plus petits demandent à bon droit le pain de la grâce et la parole de Dieu, il n'est personne qui le leur donne. Nous dirons donc à notre Dame et reine, mère du Verbe de la Sagesse : « Pourquoi péririons-nous alors que tu regardes tous les hommes des yeux de ta miséricorde? Achète-nous par la grâce que tu as obtenue afin que nous soyons tes serviteurs et ceux de ton Fils, et donne-nous les semences des grâces pour faire fructifier les œuvres de justice : ainsi le laboureur ne périra pas par l'effet du châtiment (1), et la terre

(1) Texte obscur.

de notre nature ne sera pas ramenée à la solitude pour être l'habitation des démons. Nous te servirons avec joie. »

En troisième lieu, elle est notre Dame parce qu'elle éloigne de nous l'ennemi. C'est pourquoi il est dit d'elle qu'elle s'est levée pendant la nuit pour nous secourir pendant la tentation. Et quand les ennemis ont été faits prisonniers et tués, elle a donné le butin à ses serviteurs, c'est-à-dire à ceux qui font partie de la maison céleste dans laquelle elle-même habite; elle a donné les aliments de la réfection spirituelle dans les joies de l'esprit aux gens de sa maison, c'est-à-dire à ceux qui demeurent toujours à son service et qui lui sont fidèles.

O glorieuse Dame, élevée au-dessus des astres, regardez-nous, nous dont les yeux sont fixés sur vos mains comme les yeux de la servante, et ne permettez pas que soient soumis au pouvoir d'autres maîtres ceux dont le service pourrait augmenter votre gloire. Ce qu'Ève a malheureusement perdu, vous l'avez rendu par votre beau Fruit, et pour que ceux qui pleurent retrouvent l'accès des astres, vous êtes devenue la fenêtre du ciel, le port de salut, la porte, l'étoile de la mer. Toutes les générations vous proclameront bienheureuse, disant dans toute l'ardeur de leur cœur : Salut, vous qui nous éclairez, Étoile de la mer, vous qui êtes une Mer d'amertume et la Reine du monde. Salut, vous qui n'avez pas connu le malheur de la faute qui offense votre Fils, ni le malheur de la concupiscence qui souille puisque vous avez conçu de l'Esprit-Saint, ni le malheur de la souffrance qui vous ait affligée et crucifiée dans votre enfantement.

Traduction de
JEANNE ANCELET-HUSTACHE.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

L'Œuvre de Notre-Dame de Sion

Pour peu qu'on regarde autour de soi, il est facile de voir que le monde contemporain est subjugué par la fascination de l'avenir. Il a comme la fièvre de connaître le mystère de ses destinées au point de vue matériel et au point de vue moral; çà et là se font jour les prédictions de bien des faux prophètes, qui annoncent l'avènement d'un messianisme terrestre de liberté et d'égalité.

Il faudrait plutôt écouter que parler, écouter la raison supérieure, nous enseignant les limites de perfection physique et morale, que ne saurait dépasser par elle-même une intelligence aussi intimement liée à la matière que la nôtre.

Il faudrait écouter surtout l'Esprit-Saint, qui a parlé par ses prophètes authentiques, enseignant quelles blessures ont été faites à la nature humaine par le péché originel et la nécessité de la rédemption par le Christ pour qu'un règne de paix sociale et individuelle puisse subsister sur terre.

Mais l'Esprit-Saint parle encore aujourd'hui à des âmes choisies, suavement ou fortement, suscitant des conversions lentes ou miraculeuses, parfois même des mouvements de conversion et des mouvements collectifs vers la perfection et la prière dans tel ou tel sens. Il y a là un signe de la direction qu'il entend voir suivre par un cer-

tain nombre d'âmes, pour la croissance du corps mystique du Christ, pour que le règne de Dieu arrive dans les individus et la société.

Il y a là de vraies valeurs spirituelles, à condition qu'un autre canal de l'Esprit Saint, infaillible celui-là, à savoir l'autorité de l'Église, soit venu approuver et encourager ces inspirations individuelles.

Nous voudrions aujourd'hui écouter ce que nous dit la voix de Dieu et recueillir quelques-unes de ses indications providentielles au sujet de l'avenir d'Israël et des espoirs qu'il y a de lui voir jouer un rôle dans l'édification du règne spirituel de Jésus. Si l'énigme juive a toujours préoccupé le monde chrétien, il semble qu'elle mérite une attention spéciale à notre époque, où, en dépit de l'abandon du mosaïsme par un très grand nombre de Juifs, on est en présence, dans plusieurs pays, d'une recrudescence d'antisémitisme coïncidant avec la prodigieuse activité nationaliste des sionistes palestiniens.

Ces faits ramènent à l'esprit la question : Pourquoi, selon le plan de la Providence, Israël a-t-il subsisté pendant vingt siècles, au milieu de difficultés inouïes, « sans prêtre ni prophète, ni autel, ni sacrifice »? Cette énigme s'éclairera un jour, et nous sommes moins éloignés que nos pères de la réalisation de la prophétie de saint Paul : « Si leur rejet (des Juifs) a été l'occasion de la réconciliation du monde, que sera leur réintégration, sinon une résurrection d'entre les morts? » (Rom., XI, 15.) Qu'on relise les pages des Épîtres aux Romains et aux Éphésiens qui traitent de la prédestination d'Israël. On y verra, clairement exprimée, l'assurance que Dieu « n'a pas rejeté pour toujours son peuple, qu'il a connu d'avance (1) », car « les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance (2) ».

Cette mission de montrer le Messie au monde reste encore à certains égards la vocation d'Israël, bien qu'il

(1) Ep. Rom., XI, 2.
(2) Ibid., XI, 29.

se soit rendu incapable de la suivre, en rejetant Jésus, le vrai Messie. A l'heure fixée par Dieu, « quand la masse des Gentils sera entrée (1) », dit mystérieusement saint Paul, « tout Israël sera sauvé, selon qu'il est écrit : « Le « libérateur viendra de Sion et il éloignera de Jacob toute impiété (2). » Cette heure est-elle proche? Il serait téméraire de l'affirmer, mais il est sûr que notre époque voit un mouvement important se développer en faveur du retour d'Israël, et que ce mouvement a été encouragé par l'Église.

Il est né de la conversion miraculeuse du Père Alphonse-Marie Ratisbonne et de celle de son frère, et il s'est surtout répandu par l'activité ou sous les auspices de la double Congrégation qu'ils ont fondée. C'est, en quelques mots, l'histoire de cette œuvre, providentiellement inspirée et soutenue, que vous voudrions esquisser.

I

L'apôtre saint Paul dans les Épîtres aux Romains (ch. xi) et aux Éphésiens (ch. i, ii), expose en des termes magnifiques l'aboutissement du mystère du Christ et toute l'économie de la Rédemption :

Appel des Gentils à la grâce, que les Juifs repoussent; et plus tard *conversion des Juifs* par ces mêmes Gentils « entés sur l'olivier franc » ;

Union des deux peuples pour former le corps mystique du Christ et amener cette « plénitude des temps » où la foi affaiblie des Gentils recevra une nouvelle vigueur des convertis de la race élue.

Cette conversion et cette réunion finale sous l'autorité de Celui qui s'est nommé « Roi des Juifs », et qui doit être reconnu par le monde comme le *Christ-Roi*, est toute

(1) Ibid., xi, 25.
(2) Ibid., xi, 26.

la raison d'être de la double Congrégation des Pères et des Religieuses de Notre-Dame de Sion.

Il faut citer ces textes pour comprendre sur quelles espérances elle se fonde :

> « Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a comblés dans le Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les cieux!... Qui nous a fait connaître le mystère de sa volonté, selon le libre dessein que s'était proposé sa bonté, pour le réaliser lorsque la plénitude des temps serait accomplie. A savoir de réunir toutes choses en Jésus-Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre... Je prie afin que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire... illumine les yeux de votre cœur pour que vous sachiez quelle est l'espérance à laquelle il vous a appelés. » (Eph., I, 3, 9, 10, 17.)
>
> « ... Dans le Christ Jésus... vous avez été rendus proches par son sang. C'est lui qui est notre paix... Lui qui des deux peuples n'en a fait qu'un. C'est lui qui a renversé le mur qui les séparait... afin de fondre en lui-même les deux dans un seul homme nouveau... » (Eph., II, 13, 15.)

Après avoir dévoilé le plan de Dieu en faveur des Gentils aux Juifs de son temps, l'Apôtre en révèle la contrepartie, en ce qui concerne les Juifs, aux chrétiens des temps futurs qu'il entrevoit à travers les siècles :

> « Est-ce que Dieu a rejeté son peuple pour toujours? Certes non... Il n'a pas rejeté son peuple, qu'il a connu d'avance... Si son rejet a été la réconciliation du monde, que sera sa réintégration sinon une résurrection d'entre les morts?... car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance... » (Rom., XI, 1-15.)

II

Ne marchons-nous pas vers la réalisation de ces paroles? Comme l'écrit le T. R. P. Devaux : « Un siècle s'est

écoulé depuis que l'eau sainte du Baptême a fait de Théodore Ratisbonne, jeune juif de Strasbourg, en même temps qu'un apôtre de Jésus-Christ, un régénérateur en Israël.

« Aux regards du grand nombre peut-être, le fait ne présente pas une importance de premier ordre; mais pour ceux qui sont à même d'observer de plus près les voies de Dieu, il projette une lumière supérieure sur les plans de la Miséricorde...

« C'est une histoire instructive que la sienne, point de départ d'une ère toute nouvelle des relations entre Juifs et catholiques (1). »

Né le 28 décembre 1802, Théodore appartenait à l'une des plus anciennes et des plus riches familles juives d'Alsace. Son père, banquier à Strasbourg, s'occupait peu de religion, mais gardait cependant les traditions de ses ancêtres.

Ame méditative et réfléchie, Théodore, dans cette ambiance indifférente, ne se sentait pas heureux. La mort de sa mère lui causa une profonde douleur et le laissa désemparé. — Il rêvait de religion, mais le christianisme lui paraissait une idolâtrie et il était honteux du judaïsme. Envoyé à Paris pour être initié aux affaires de banque, il ne parvient pas à s'y intéresser; il souffre du vide religieux et cherche un aliment pour son esprit et son cœur. « J'ai 20 ans, s'écrie-t-il, et je ne sais pas pourquoi je suis au monde. »

Il se rend auprès d'un rabbin pour solliciter la lumière; il est initié au sens des fêtes et des prières israélites, mais à la grande question : « Quand viendra le Messie? et les chrétiens seraient-ils dans le vrai? » son maître se déclare impuissant à répondre et proclame son indifférence.

Alors Théodore se tourne vers les philosophes qui, eux aussi, le déçoivent bientôt. Prêt à sombrer dans le scepticisme, il jette vers Dieu un cri d'angoisse :

(1) T. R. P. Devaux, Supérieur Général des Pères de Sion, *Bulletin Catholique de la Question d'Israël*, mai 1927.

« O Être mystérieux, Créateur, Seigneur, Adonaï, si tu existes, aie pitié de ta créature, montre-moi le chemin qui conduit à la vérité, et je te jure de lui consacrer ma vie. »

En réponse à cette prière, Dieu lui ménage la rencontre d'un premier guide : Louis Bautain. Celui-ci se contente de lui tracer ce programme :

« Devenez un bon Israélite, consacrez-vous à vos coreligionnaires, aimez-les, servez-les, donnez-leur non de l'or, mais votre dévouement. »

Précieuse indication : pour mériter de recevoir la vérité entière, il faut mettre en pratique la part de vérité que l'on possède.

Durant trois années, il se donne à l'œuvre du relèvement des écoles israélites de Strasbourg. Pendant cette période d'humble labeur, il est mis en rapport avec celle qui l'initie peu à peu à la vie chrétienne et le mène au baptême : M^lle^ Humann, femme d'une rare piété, que Sion vénère comme une mère.

Peu après cependant, l'enseignement de Théodore inquiète le consistoire; pressé par son père, il est mis en demeure de déclarer sa foi :

« Oui, répond-il, je suis chrétien, et c'est la foi chrétienne qui m'a porté à renoncer aux douceurs de la vie pour me consacrer à la régénération de mes frères. Je suis chrétien, mais j'adore le même Dieu que mes Pères, le Dieu trois fois saint, le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, et je reconnais que Jésus-Christ est le Messie et le Rédempteur d'Israël. »

Son père se contenta de pleurer en silence, mais les Juifs l'insultaient partout où ils le rencontraient. Chassé enfin de la Synagogue, il ne tarda pas à partir pour le séminaire.

Il sera prêtre.

Le 29 décembre 1830, il est ordonné et n'a plus qu'un rêve, être l'apôtre de la vérité enfin conquise.

Après des années de formation plus ou moins pénibles,

Dieu va lui donner le signe d'un appel plus spécial. L'abbé Dufriche-Desgenette, curé de Notre-Dame des Victoires et directeur de l'Archiconfrérie de prières pour la conversion des pécheurs, demande à l'abbé Ratisbonne de venir le seconder. Le poste est accepté avec d'autant plus de joie que les associés priaient non seulement pour les pécheurs, mais pour les Juifs.

C'est là qu'il reçut l'annonce de l'éclatante conversion de son frère. Le 20 janvier 1842, Alphonse-Marie Ratisbonne était terrassé à Rome par une apparition de la sainte Vierge.

Dès lors les deux frères ne peuvent croire que ces coups de la grâce ne visent que leur personne, ils pressentent un mouvement plus vaste. Dieu les aurait-il choisis pour porter la bonne nouvelle à tout Israël ? L'étude de la Bible, celle des textes de saint Paul aux Romains, surtout, les confirment dans cet espoir. Il s'agit de savoir sous quelle forme cet apostolat pourra s'exercer.

Alphonse, dès sa conversion, s'est enfermé chez les Jésuites, il ne cesse de presser son frère d'ouvrir des catéchuménats. Théodore hésite ; il voudrait une indication d'en haut, il s'adresse à la sainte Vierge :

« Si c'est vous, ô Marie, qui avez révélé cette pensée à mon frère, faites-moi connaître la volonté de Dieu par un signe auquel je puisse la discerner : je demande avant de mettre la main à l'œuvre qu'une enfant israélite me soit présentée et que je puisse la baptiser avec l'autorisation de ses parents ! »

Le soir même, par lettre, on lui offrait deux petites filles qui furent provisoirement confiées à l'orphelinat de la Providence dirigé par les Sœurs de Charité.

C'est le germe de l'œuvre.

D'autres âmes suivent celles-ci. L'abbé Ratisbonne leur montre que passer au Christianisme n'est pas changer de religion, mais entrer dans la plénitude de la religion d'Israël en reconnaissant le Messie. Le nombre des enfants allant croissant, il fallait songer à une organisation auto-

nome. Quelques généreuses catholiques de Strasbourg répondirent à l'appel qui leur fut fait et vinrent se dévouer au catéchuménat; la Congrégation de Notre-Dame de Sion n'avait plus qu'à se développer.

Ce furent des années de grâces insignes.

« On sait que, pendant cette première période, les baptêmes se multiplièrent. Les plus grands noms de France venaient se grouper autour des petites Juives régénérées dans l'eau sainte. — Puis vinrent les oppositions de la part de la synagogue, l'action philanthropique que les grands Juifs, les Rothschild, les Fould, les Pereire, commençaient à exercer en faveur des indigents » (Archiconfrérie de prières. *Bulletin Catholique de la Question d'Israël*, mai 1926). — Le mouvement de conversion en fut ralenti. Le fondateur, comme tous les Saints, connut la contradiction, l'angoisse. Le grain de froment parut s'enfoncer en terre pour y mourir.

Selon la promesse de l'Évangile, cette période d'obscurité ne pouvait être que féconde. Elle fut en effet traversée par de grandes grâces qu'on ne peut comprendre si l'on ne réalise la façon dont l'œuvre avait été conçue :

Une double congrégation : congrégation de prêtres, tout apostolique; congrégation de religieuses, comprenant une branche apostolique et une branche contemplative. Chacune de ces deux congrégations a sa vie propre, son gouvernement indépendant, bien qu'elles ne forment qu'une seule famille unifiée par un dévouement réciproque, autant que par la communauté d'origine, de but, d'intérêts pour la gloire de Dieu.

Les grâces de choix qui illuminèrent ces heures et donnèrent une consécration très haute à la mission sionienne furent de nature diverse. Tout d'abord, à Jérusalem, l'acquisition des ruines du prétoire de Ponce Pilate, où s'éleva le sanctuaire expiatoire de l'*Ecce Homo*, érigé par le pape Léon XIII en basilique mineure; puis l'approbation de la congrégation et de la règle des religieuses, si rapidement obtenue de la sympathie toute spontanée de

Pie IX ; la diffusion des deux congrégations à travers le monde, et enfin l'établissement de la branche contemplative prévue, mais non effectuée dès le début.

La sainte mort des deux Pères Ratisbonne, en privant si douloureusement l'œuvre de ses appuis terrestres, leur assura de puissants protecteurs au ciel.

*
* *

Pour compléter la partie historique de cette étude, il faut jeter un rapide coup d'œil d'ensemble sur le développement des deux congrégations.

Au lendemain de sa conversion, le Père Alphonse-Marie, pressé sur le cœur de Grégoire XVI, avait été béni de la bénédiction la plus paternelle et la plus tendre. Quatre mois plus tard, le Pontife signa le décret constatant l'authenticité du miracle. Le P. Théodore, présent à Rome à cette époque, entendit le Pape lui redire l'*Ite potius ad oves quae perierunt domus Israel* et reçut de lui, dans une bénédiction solennelle, « la mission positive de travailler au salut des Juifs ». Pour que l'œuvre fût possible, il lui fallait des aides; il réunit donc autour de lui quelques prêtres qui lui prêtèrent momentanément leur concours ; mais la nécessité de fonder une véritable communauté s'étant fait sentir, le P. Marie, avec le plein assentiment de Pie IX, quitta la Compagnie de Jésus. « Il faut bien constater la volonté de Dieu, lui avait dit le Souverain Pontife, et l'accomplir sans aucune considération humaine. »

Comme il arrive ordinairement aux œuvres sacerdotales appelées à une mission de choix dans l'Église de Dieu, celle-ci fut exceptionnellement éprouvée pendant les premières années. Mais il se trouvait là des dévouements à toute épreuve, des hommes décidés à tout supporter, constituant une « souche indestructible ». Les Pères étaient forts, d'ailleurs, de la sympathie rencontrée auprès du souverain pontife Pie IX, de la lettre pleine d'éloge

que les fondateurs avaient reçue de lui et qui les confirmait dans leur mission pour l'apostolat auprès des Juifs, œuvre qui de tout temps avait préoccupé son cœur. Établis à Jérusalem avec le P. Marie, dès les premières années, ils se trouvaient ainsi au centre de leur vocation.

La grande guerre fit dans leurs rangs de cruels ravages, mais leur accroissement et leur expansion se poursuivent. Au lendemain de la condamnation des « Amis d'Israël », le pape Pie XI les a reconnus en la personne de leur Supérieur comme les ouvriers authentiques de l'œuvre de la conversion des Juifs et a loué hautement leur zèle, leurs méthodes et leur intelligence de l'œuvre.

Les Religieuses ne rencontrèrent pas les mêmes difficultés; leur développement fut rapide et aujourd'hui leurs maisons sont répandues dans les cinq parties du monde.

La branche contemplative ne possède encore qu'une seule maison; mais le nombre des âmes attirées par cette œuvre spéciale de réparation et d'intercession grandit graduellement, et l'on peut dire que la famille entière de Sion fait sienne la parole d'Isaïe : « O vous qui faites souvenir Jéhovah, ne prenez pas de repos et ne lui laissez pas de repos jusqu'à ce qu'il rétablisse Jérusalem et qu'il fasse d'elle la louange de la terre. »

III

Les moyens sont la prière et l'apostolat.

Avant tout la *prière*, orientée vers le grand apostolat.

Toute la vie d'Israël se concentrait dans l'offrande et l'immolation du temple. La messe prend donc à Sion un sens spécial; le sacrifice de la loi nouvelle n'est pas seulement, comme celui de la loi ancienne, un acte suprême de religion, c'est de plus le moyen éminent de réparation et d'intercession. Aussi, au moment même où le calice du Précieux Sang est élevé par la main du prêtre, au moment

même où il est offert en expiation des péchés du monde et surtout du crime affreux du déicide, à travers les âmes sioniennes, unies au Christ mourant, passe le suprême appel à la miséricorde de Dieu : « *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* »

A toutes les heures du jour, de l'un ou l'autre des sanctuaires sioniens semés à travers le monde, cette prière monte vers le ciel, et l'ambition de la Congrégation serait que, à l'instant le plus solennel du sacrifice, ce cri jaillisse un jour des âmes de tous les baptisés.

La vocation sionienne marque la récitation de l'office divin d'un caractère tout particulier. Ce sont des lèvres juives qui les premières prononcèrent les paroles des psaumes. C'est aux prophètes du peuple juif que le Saint-Esprit inspira cette expression parfaite de louange qui fut celle du Verbe incarné. Les religieux de Notre-Dame de Sion la redisent vers toute l'Église, mais au nom et en la place d'Israël « en attendant la pleine rédemption que Dieu s'est acquise à la louange de sa gloire » (Ephés., I, 14).

La note très intime d'amour et de réparation de la vie sionienne trouve son expression la plus concrète dans l'exercice du Chemin de la Croix. Il se termine par une amende honorable au Christ Sauveur pour les outrages sanglants, les mépris, les ingratitudes dont son peuple l'accable.

Au milieu du jour, une suite d'invocations où sont rappelés les noms des patriarches, des prophètes, les mystères de la vie de Notre-Seigneur, implore la pitié de Dieu pour les enfants d'Israël. Enfin la dernière prière du jour est une instante supplication en leur faveur.

*
* *

Les seules voix de la Congrégation ne pouvaient suffire à implorer la divine miséricorde pour l'œuvre immense et délicate qui lui incombe. On peut croire que le grand

courant de prière sorti de Notre-Dame de Sion obtint que Dieu lui suscitât des auxiliaires : En 1903, une fervente chrétienne du diocèse de Paris conçut l'idée d'une association de prières pour les Juifs. L'œuvre, approuvée par le Cardinal Richard et bientôt érigée en Archiconfrérie, fut dirigée par les Pères de Sion et eut son centre dans les chapelles des religieuses. Actuellement une Messe mensuelle suivie d'une journée d'adoration réunit périodiquement ses membres. En moins de deux ans leur nombre s'éleva à 36.000, et aujourd'hui on en compte plus de 600.000. Les laïques, les religieux et les religieuses de tous ordres, les prêtres de toute nationalité et de tout diocèse y multiplient leurs adhésions.

A cette Archiconfrérie de prières se rattachent les messes et neuvaines de messes que les prêtres, des évêques et le Souverain Pontife lui-même veulent bien s'engager à célébrer chaque année.

Leur nombre tend à s'accroître dans des proportions inespérées.

*
* *

Après la prière, l'apostolat.

Un si grand concours de prières attire des grâces, qui, pour être fécondes, ont besoin du concours de ceux qui ont été marqués pour l'œuvre. Les Prêtres de Notre-Dame de Sion se donnèrent activement à leur mission. A Jérusalem d'abord, puis en d'autres villes de France, de Belgique, d'Angletere, du Brésil, ils ouvrirent des établissements qui sont des centres de conversions et de formation apostolique. Leur action intelligente, très féconde, mais souvent cachée, a fait d'eux, dans les milieux juifs, les instruments les plus efficaces de la miséricorde de Dieu pour son peuple. Leurs écrits, leurs conférences, leurs prédications, tout en étant une source de lumière pour les Israélites, ont attiré à leur cause les plus précieuses sympathies et fait tomber des préventions motivées parfois, mais trop peu chrétiennes.

Il faut mentionner la part qu'ils prennent dans les journées diocésaines de réparation dues à l'épiscopat belge et dans les conférences contradictoires qu'ils ont si opportunément et utilement organisées. Dans certains pays ils acceptèrent la direction des paroisses qui devinrent pour eux des centres fixes d'apostolat.

Par une indication providentielle, après s'être consacrées un certain temps exclusivement aux catéchuménats, les Religieuses se virent poussées à ouvrir des pensionnats dans les grandes villes où elles étaient appelées par les évêques. L'enseignement n'était pour elles qu'un moyen plus efficace, bien qu'indirect en apparence, d'exercer leur apostolat spécial. Elles travaillaient à « renverser le mur qui séparait les deux races » en donnant aux chrétiennes qu'elles élevaient une large compréhension de la charité envers les Juifs. « Dans le Christ » dont elles essayaient d'établir fortement le règne dans les âmes de leurs enfants, en esprit de réparation pour l'opposition que les Juifs de tous temps lui ont faite, « des deux peuples », elles s'efforçaient « de n'en faire qu'un ». On répondait ainsi aux aspirations de l'élite des Juifs modernes, beaucoup plus avides de s'incorporer aux nations que de s'en isoler. C'est un fait d'expérience que, pour atteindre la masse, il faut gagner les élites : il était donc nécessaire que les maisons de Sion offrissent à leurs enfants, en même temps qu'une solide instruction religieuse, une haute formation intellectuelle. D'ailleurs, à l'ombre de ces pensionnats se développaient des œuvres de charité spirituelle et temporelle pour les Juifs. Les résultats ont prouvé l'opportunité de l'œuvre : un grand nombre de conversions, conversions individuelles, conversions de familles entières, résultèrent de cette intimité de l'éducation commune. Les délicats procédés dont on entoure les âmes juives sont compris par les jeunes chrétiennes, qui tous les jours prient pour Israël et s'enrôlent nombreuses dans l'Archiconfrérie d'Israël dont elles sont les Apôtres zélées. Plusieurs même, gagnées par la beauté et la

grandeur de la vocation sionienne, sont heureuses d'embrasser la vie des religieuses.

*
* *

Qu'on ne soit pas surpris des épreuves, de l'apparente inutilité de la Congrégation de Notre-Dame de Sion, durant le premier siècle de son histoire. Une réprobation pèse sur Israël. Il faut que des âmes appelées à prier et à s'immoler pour lui apaisent d'abord la justice divine et obtiennent miséricorde.

Méditons les paroles que saint Paul écrivait aux Éphésiens, ch. II, 12-18 :

> « Souvenez-vous que vous étiez autrefois sans Christ, en dehors de la société d'Israël, étrangers aux alliances de la promesse et sans Dieu dans le monde. Mais maintenant en Jésus-Christ, *vous qui étiez jadis éloignés, vous êtes rapprochés par le sang du Christ.* Car c'est lui qui est notre paix, *lui qui des deux peuples n'en fait qu'un : il a renversé le mur de séparation, l'inimitié,* ayant abrogé par l'immolation de sa chair la loi des ordonnances avec ses rigoureuses prescriptions, *afin de fondre en lui-même les deux* (peuples) *dans un seul homme nouveau,* en faisant la paix, et de les réconcilier, l'un et l'autre *unis en un seul corps, avec Dieu, par la croix,* en détruisant par elle l'inimitié. Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin et la paix à ceux qui étaient proches; *car par lui nous avons accès les uns et les autres auprès du Père, dans un seul et même Esprit.* »

Ces paroles doivent un jour se réaliser pour Israël, et nous pouvons obtenir cette réalisation par nos prières unies à celles de Notre-Seigneur, surtout par l'oblation de son précieux sang au sacrifice de la messe.

Rome, Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

Le mouvement de la vie spirituelle

Apostolat missionnaire

I. — La situation de la femme païenne dans les pays de Missions au Congrès missionnaire de Lyon

Du 4 au 7 décembre 1932 le second Congrès national missionnaire de France s'est tenu à Lyon (le premier avait eu lieu à Lisieux en octobre 1929, voir *La Vie Spirituelle* de décembre 1929). Parfaitement organisé par le Comité lyonnais de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et dirigé par Mgr Arthaud, avec ses actifs collaborateurs, M. l'abbé Lavarenne et M. l'abbé Deyrieux, le Congrès avait pris pour sujet l'unique question de : « La femme païenne et le Christianisme (1) ». Ce fut un très utile congrès d'étude où, avec d'éloquents discours, l'on eut surtout le profit d'entendre des rapports sérieusement documentés : tous se référaient à cette idée essentielle de l'apostolat missionnaire que la conversion des peuples non-chrétiens repose pour une part importante sur la conversion de la femme païenne, et que cette conversion ne pourra se faire que par une transformation de sa situation légale et de l'état des mœurs.

Dès le premier jour, dans un discours qui produisit une forte impression, Mgr de Solages, recteur de l'Institut catholique de Toulouse, posa excellemment le problème : il ne s'agit pas de reprendre le traditionnel et saisissant diptyque de la femme esclave, abrutie et débauchée dans le paganisme, et de la femme reine du foyer, libérée et relevée par le Chris-

(1) Les rapports et discours du Congrès seront publiés intégralement dans la revue des *Missions catholiques* (12, rue Sala, Lyon), nos des 1er et 15 juin 1933.

tianisme; cette vue schématique de l'histoire ne peut suffire, car on trouve même dans le paganisme des âmes délicates et pures et des sociétés où tout n'est pas corruption, et nous ne savons que trop quelle est la situation réelle de certaines catégories de femmes, même dans le monde chrétien. Et d'autre part il est dangereux de prétendre mettre en parallèle l'affranchissement matériel et social de la femme avec sa libération spirituelle : les conquêtes modernes du féminisme, tout légitimes qu'elles sont, ne vont certes pas de pair avec le progrès des mœurs. Dans les pays de missions où l'influence de l'occidentalisation s'est fait sentir, l'évolution de la femme païenne n'a pas donné que de bons résultats ! Si le Christianisme est incompatible avec certaines formes sociales dégradantes ou immorales, il ne faut pourtant pas lier, dans ce domaine comme dans les autres aspects de la vie humaine, christianisation et européanisation. Il faut établir une législation et organiser un régime social qui, s'adaptant autant que possible au pays et à ses traditions légitimes, dans la mesure où celles-ci survivront, respecteront les principes du droit naturel, donneront à la femme un statut équitable et conforme au droit naturel et divin. Délivrée de son esclavage individuel ou social, la femme païenne pourra alors se tourner librement vers le catholicisme et en recevoir la bienfaisante influence.

Les rapporteurs du Congrès, tous particulièrement qualifiés pour cette étude : Mgr Beaupin, le R. P. Guilcher, provincial des Missions Africaines de Lyon, le R. P. Dubois, S. J., le R. P. Dubernet, Père Blanc, ont surtout insisté sur ces trois idées : la situation actuelle de la femme païenne par le régime de la polygamie, par l'esclavage ou plutôt ses survivances plus ou moins déguisées, par tout le jeu des coutumes tribales, est un des plus grands obstacles à l'évangélisation. Cette situation est malheureusement maintenue et même parfois aggravée par l'attitude des gouvernements européens qui, partant de la juste et noble conception du respect des coutumes indigènes, ne font pas de discrimination entre coutumes bonnes et mauvaises et sanctionnent de leur autorité administrative et judiciaire tout l'ensemble de cet état social dont certaines mesures devraient être rejetées ou réformées; — par contre, là où l'occidentalisation a provoqué l'évolution des mœurs, c'est-à-dire dans les grandes villes, les centres industriels et les régions côtières, les Missionnaires

n'ont pas eu à se louer du régime nouveau qui a amené très rapidement la situation de la femme aux excès et aux dangers contraires : désorganisation de la famille, diminution de la natalité, licence des mœurs de la femme. Dans tous les pays de Missions, on constate actuellement un mouvement vers le bouleversement des idées et des mœurs, et il ne faut pas en attendre de bons résultats si le Christianisme n'est pas assez puissant et actif pour y introduire son ferment de vie. Danger plus redoutable encore, le bolchevisme s'affiche en défenseur de la liberté de la femme, en partisan de son émancipation totale, et son action se fait sentir jusque dans le monde musulman : les Républiques soviétiques de la Russie d'Asie, dont la population est en majeure partie musulmane, ont mené une vigoureuse campagne contre toutes les formes de la « superstition » et pour l'affranchissement de la femme.

Entre ces fléaux : polygamie ou prostitution, esclavage ou vagabondage, claustration ou indépendance illimitée, le Catholicisme apporte à la femme païenne la solution à ces maux par son dogme qui affirme l'égalité absolue de tous en même temps que la nécessité de l'obéissance aux lois supérieures, par sa morale qui respecte les droits de l'individu et qui établit solidement la famille. La première tâche des Missions, avant même de travailler à la conversion des femmes païennes, est de leur procurer un statut, qui leur permettra de se convertir et de pratiquer leur religion. Un grand effort est actuellement tenté dans ce sens, auprès de l'opinion publique, auprès des gouvernements nationaux et auprès de la Société des Nations, dans le but de décider l'établissement d'un « statut du monogame ». Cette question extrêmement importante, sur laquelle reviennent souvent les Vicaires Apostoliques des Missions de l'Afrique noire en particulier, est très délicate à résoudre : elle est liée en effet au problème du statut personnel qui doit régir les convertis de l'islamisme ou du paganisme. Ceux-ci doivent être libérés des coutumes contraires à leur nouvelle religion et protégés contre les attaques ou les règlements hostiles des assemblées ou des tribunaux indigènes ou jugeant selon le droit coutumier. Mais encore faut-il bien prendre garde de ne pas les émanciper tellement de leur milieu ou de leur donner des privilèges sociaux ou juridiques du fait de leur conversion que le Catholicisme pourrait prendre totalement figure de religion étran-

gère, dont les adeptes sont rejetés définitivement de leur race. *L'Union catholique d'études internationales*, et surtout sa Section française dirigée par Mgr Beaupin, a mené sur ce problème une enquête approfondie qui l'a conduite à la présentation à la Société des Nations d'un important mémoire (1). De son côté, à la demande de plusieurs Chefs de Missions et en accord avec Mgr Beaupin, l'*Ad lucem* (2) va susciter une série d'études et une campagne d'opinion sur cette question. Nous aimons aussi à signaler les remarquables travaux récents du R. P. André Bonnichon, S. J., sur le problème du statut personnel et du respect des coutumes indigènes qui, comme nous l'avons vu, est tout voisin de celui de la situation de la femme païenne : en 1931 le P. Bonnichon, déjà licencié ès lettres et diplômé de l'École des langues orientales, a passé sa thèse de doctorat en droit à l'Université de Paris sur « La conversion au Christianisme de l'indigène musulman algérien et ses effets juridiques » (éditée par la Librairie du Recueil Sirey, 22, rue Soufflot, Paris, 50 fr., 156 pp.) (3); dans les *Études* du 5 mars 1932 (pp. 569-582) il a donné un article sur « Coutumes africaines et conversion au Christianisme ». Souhaitons que d'autres universitaires, suivant son exemple, s'attaquent également à ce gros problème pour y trouver les solutions juridiques adéquates et que les groupements catholiques puissent intervenir assez efficacement auprès des gouvernements pour réclamer l'amélioration de la situation actuelle.

Dans quelques notes brèves sur « La désorganisation de la famille en Afrique équatoriale » (dans *les Missions catholiques*, Lyon, 16 février 1933), où il indique quelques conclusions pratiques, Mgr Le Roy, l'évêque missionnaire bien connu, ancien Supérieur général des Pères du Saint-Esprit, formule ce souhait qui fut aussi celui du Congrès mission-

(1) Mgr Beaupin (4, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris-5e) vient de publier aussi dans le premier n° de la nouvelle revue : *Études missionnaires*, le début d'une chronique très documentée : « Société des Nations et problèmes missionnaires ».

(2) Sur l'*Ad lucem*, cf. la chronique missionnaire de *La Vie Spirituelle*, n° de novembre 1932, pp. 213-216. Secrétariat, 125, rue Meurein, Lille (Nord).

(3) Un chapitre en a été publié dans les *Dossiers de l'Action populaire* du 10 janvier 1932.

naire de Lyon : « De tout ce qui précède il est facile de conclure combien les coutumes indigènes, en ce qu'elles ont de contraire à la justice, à la morale, aussi bien qu'aux intérêts matériels des colonies, appellent des réformes radicales. Malheureusement, l'expérience n'a que trop montré que, pour obtenir ces réformes, il ne suffit pas de les signaler dans des rapports, des articles de revues, des conférences. Il faut non seulement des arrêtés locaux mais des décrets du Ministère des colonies, les imposant aux administrations coloniales. Et le Ministère des colonies lui-même ne s'exécutera qu'autant qu'il sera l'objet d'une action pressante et infatigablement poursuivie, comme ce fut autrefois le cas pour l'abolition de l'esclavage... D'autre part, la Société des Nations, d'accord avec le gouvernement français, est saisie de la question relative aux coutumes indigènes et ne peut manquer de demander l'abolition de celles qui sont contraires à la justice. Agissons de notre côté et espérons. »

II. — Souffrance et apostolat : l'apostolat missionnaire des malades

Une œuvre d'une haute inspiration fut fondée il y a quelques années à l'abbaye de Saint-André (Lophem-lez-Bruges), pour susciter l'adoption spirituelle des territoires de missions par les monastères contemplatifs : religieux et religieuses cloîtrés peuvent être de vrais missionnaires, à l'exemple de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, que son zèle pour l'apostolat missionnaire a fait proclamer Patronne des Missions, au même degré, elle jeune et faible religieuse, que le grand conquérant des âmes, saint François Xavier. A l'appel de l'Œuvre *Contemplation et Apostolat* (ce beau titre ne rappelle-t-il pas la formule dominicaine : *contemplata aliis tradere* ?), plusieurs centaines de monastères de tous pays s'offrirent généreusement à donner aux Missions le concours de leurs prières, à les faire bénéficier des richesses de leur vie religieuse, à défaut de richesses matérielles; plusieurs même — et leur nombre s'accroît sans cesse mais reste toujours inférieur aux demandes — poussent leur dévouement missionnaire jusqu'à essaimer dans les pays de Missions pour y faire fleurir la vie monastique et contemplative. Nous nous proposons de revenir bientôt avec plus de détails sur ce double

aspect d'une Œuvre si nécessaire. Ici nous voudrions surtout signaler une autre œuvre, issue d'une inspiration analogue : proposer à tous les malades d'offrir leurs souffrances pour les Missions, les mettre en contact avec les Missionnaires pour leur faire comprendre de quel rayonnement apostolique peut être leur vie douloureuse.

On sait qu'il existe plusieurs œuvres catholiques de malades : l'Apostolat des malades, née en Hollande d'où elle s'est répandue dans de nombreux pays, a surtout pour but de faire participer les malades dans toute la mesure du possible à la vie de l'Église en organisant des cérémonies religieuses spéciales pour les malades. Le siège pour la France est à l'abbaye bénédictine de Saint-Paul de Wisques (Pas-de-Calais); l'Union catholique des malades a davantage un but d'action individuelle sur une élite de malades, en les unissant entre eux par une correspondance intime : cette Union s'est intéressée à l'adoption spirituelle de missionnaires par des malades individuellement ou en groupes, et elle a pu constater les heureux effets de sympathie et de prières en faveur des Missions, de générosité et de réconfort du côté des malades.

Une œuvre d'ordre plus spécialement missionnaire, l'*Union des Malades missionnaires*, a été fondée en France il y a quelques mois, par le R. P. Nassoy, des Missions Étrangères de Paris, avec siège à la maison-mère des Missions Étrangères, 128, rue du Bac, à Paris. L'Union désire grouper « des âmes de choix se vouant à l'action missionnaire par la prière et la souffrance acceptée, aimée ». Elle leur demande d'offrir le don total d'elles-mêmes, d'abord aux trois intentions générales : la sanctification des Missionnaires, l'augmentation de leur nombre, la conversion des païens, les laissant entièrement libres de s'attacher ensuite particulièrement à une Mission ou à un missionnaire. L'Union envoie à chacun de ses membres une circulaire trimestrielle développant un point de spiritualité et donnant quelques nouvelles de l'œuvre. Nous engageons beaucoup les lecteurs de *La Vie Spirituelle* à recommander cette Union des malades missionnaires aux malades qu'ils ont l'occasion d'approcher par leurs relations ou leurs œuvres : la pensée des Missions sera en effet l'un des moyens les plus susceptibles d'encourager chez les malades la confiance, l'acceptation joyeuse des durs sacrifices, l'abandon généreux à Dieu pour que son règne arrive. Et les

Missions bénéficieront merveilleusement de ce magnifique apostolat de la souffrance.

En Italie, l'Union Missionnaire du Clergé a organisé, l'an dernier, « une journée de prières et de souffrances aux intentions du Pape et pour les Missions » par les malades. Cette sainte croisade a été accueillie d'une façon très consolante dans toute l'Italie, et la « journée » a eu lieu le 15 mai écoulé, jour de la Pentecôte. Plus de 200.000 malades de 376 hôpitaux ont adhéré à cette initiative. Il n'a pas été possible d'établir une statistique exacte des malades qui, soignés chez eux, ont prié et souffert pour le Pape et pour les Missions, mais leur nombre est sans doute considérable, puisque les malades de 157 diocèses ont répondu à l'appel de l'Union Missionnaire.

Les évêques, les curés, les directeurs de l'Union Missionnaire, les membres des Associations catholiques, les zélateurs et les zélatrices des œuvres missionnaires, ainsi que la Radio, qui transmit une homélie du R. P. Franzé, ont efficacement contribué à la réussite de cette « journée ». D'innombrables personnes se sont approchées de la Sainte Table et beaucoup d'heures d'adoration ont été faites dans les hôpitaux surtout. Dans de nombreuses paroisses la communion a été solennellement portée chez eux aux malades, avec un concours de fidèles tel qu'on n'en avait jamais vu dans de pareilles occasions.

En France même, où la nouvelle avait été apprise par la presse, plus de 30.000 malades ont accueilli avec joie l'invitation de prier et de souffrir pour le Pape et pour les Missions, le jour de la Pentecôte, avec les malades d'Italie.

Un parchemin artistique, portant un ample compte-rendu de cette journée, a été présenté ces jours-ci au Saint-Père par la Direction de l'Union Missionnaire du clergé en Italie. Le Pape a accueilli avec une émotion évidente cet hommage, témoignage d'une foi si ardente et de tant de fervente affection filiale. La Bénédiction Apostolique tant désirée, riche de secours divins, est descendue sur les chers malades tel un gage de satisfaction céleste (1).

Dans un émouvant article de la *Libre Belgique* (2), M. Georges Goyau parle de « la vocation de la maladie », à propos d'un ouvrage de M. Joseph Angot : *O toi qui souffres tant,*

(1) D'après l'*Agence Fides*.
(2) Du 3 novembre 1932.

mon Frère, sur la vie d'une jeune fille qui fut longtemps malade : « Sans doute, la pensée de son Dieu souffrant sur le Calvaire l'aide à souffrir elle-même; mais ce qui l'y excite, ce qui l'y exalte, c'est le souvenir toujours présent de ce prochain pour lequel elle pâtit, pour lequel elle répare, pour lequel elle expie, c'est la vision, vague mais sûre, de la répercussion qu'ont ses souffrances sur d'autres destinées humaines. Répercussions, ce n'est pas au singulier, c'est au pluriel qu'il faut employer ce mot. L'exemple d'Agnès méditant sur les douleurs du Calvaire, dans l'anéantissement même où la contraint sa chaise longue, peut exercer une émouvante influence sur tant de volontés qui ne savent souffrir qu'avec un début de révolte; et la prière d'Agnès, offrant pour celles-là, ou bien pour d'autres inconnues d'elle, tout ce qu'il y a de cruel dans son état de victime, et achetant des âmes, si l'on peut ainsi dire, pour le royaume de Dieu, possède un autre genre de puissance, plus efficace et plus souveraine encore. Agnès, ainsi, devient à deux égards, bien qu'enchaînée par le mal et parce qu'enchaînée, une agente de grâces. » Cette « vocation de la maladie » n'est-elle pas plus souhaitable encore au point de vue missionnaire, car les Missions ont tant besoin de prières et de grâces !

III. — Les léproseries des Missions catholiques

L'œuvre des Missionnaires catholiques pour l'apostolat des lépreux est une des plus belles initiatives qu'il faut porter à l'honneur de l'Église missionnaire. C'est une page parmi les plus émouvantes de cette histoire missionnaire qui en compte de si belles : il nous souvient des réflexions pleines d'admiration et de pitié des visiteurs du Pavillon des Missions à l'Exposition Coloniale lorsqu'ils s'arrêtaient longuement devant la dramatique sculpture figurant l'agonie d'un Père Jésuite lépreux de Madagascar, le R. P. Dupuy, soigné par des Religieuses indigènes.

Si l'on veut avoir une description technique de la lèpre et connaître sa répartition à travers le monde, nous conseillerons la lecture d'une excellente brochure, très bien illustrée, *L'apostolat des lépreux*, édité par l'abbaye de Saint-André (Lophem-lez-Bruges, Belgique, 22 pp., 2 fr.). On trouvera aussi dans les publications des Congrégations missionnaires

des renseignements sur les grandes léproseries catholiques : celle de Marana à Madagascar, tenue par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny dont plusieurs Religieuses se livrent à des études spéciales sur la lèpre à l'Hôpital Pasteur de Paris; celle de Harrar en Abyssinie, dirigée par un Capucin français ; celle de Bisawaki au Japon, dirigée par les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, qui viennent de fonder deux nouvelles léproseries en Indochine et en Chine (aux confins du Thibet); celle de Gotemba près de Tokyo, qui fut dirigée pendant longtemps par le P. Drouart de Lézey, des Missions Étrangères de Paris, mort en 1930, et remplacé maintenant par un prêtre japonais, le P. Iwashita ; celle de Shek-lung dans le sud de la Chine, qui fut dirigée, jusqu'à sa nomination épiscopale, par l'admirable Père Deswazières, des Missions Étrangères de Paris (V. un bel article dans les *Annales de la Société des Missions Étrangères*, Paris, juillet 1928); celle de Makogai (aux Iles Fidji), tenue par les Sœurs Maristes; etc.

Parmi les apôtres qui se sont dévoués au soin des lépreux, le R. P. Damien est connu maintenant du monde entier, tant sa vie de charité et de souffrance fut courageuse et édifiante. De nombreuses biographies du grand missionnaire belge ont déjà paru (1) qui ont popularisé cette héroïque figure. Une nouvelle biographie vient d'être publiée par un membre de la même Congrégation (2). C'est un récit que l'on peut appeler définitif : extrêmement complet (trop long même peut-être pour la première période de la vie, 80 pages), impartial, car il expose très exactement toutes les circonstances, même les plus délicates (par ex. dans les rapports du P. Damien avec certains de ses Supérieurs), récit bien présenté et agréa-

(1) Dans la bibliographie de 4 pages qui termine son ouvrage, le P. Vital Jourdan cite 6 biographies du P. Damien en français, 10 en flamand ou néerlandais, 10 en anglais, 4 en allemand, 3 en espagnol, 2 en italien, 1 en danois (par Johannès Joergensen), 1 en russe, 1 en langue sindhi (à Hyderabad, Indes), 1 en japonais (par le Rév. Komuro, pasteur de l'Église méthodiste épiscopalienne japonaise, Tokyo, 1930) et 1 en caractères Braille.

(2) *Le Père Damien chez les lépreux*, par le R. P. Vital Jourdan, édité à la Maison-mère de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, 35, rue de Picpus, Paris-12e, ou 16, rue Damien de Veuster, Braine-le-Comte, Belgique, 557 p. et 60 gravures. 15 fr. français ou 20 fr. belges, port en plus.

blement écrit, récit émouvant par la description des souffrances physiques et morales du missionnaire lépreux. La vie du P. Damien y est replacée dans son cadre d'apostolat, et à cette occasion l'auteur nous retrace succinctement l'histoire de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus, et de son apostolat aux Iles Hawaï (auxquelles appartient l'île de Molokaï, où se trouvait la léproserie). M. Georges Goyau a écrit à l'auteur : « La forme (du récit) est en général supérieure à celle qu'on trouve dans les biographies de missionnaires... Dans l'ensemble, le livre est écrit sur le ton de l'histoire, et je souhaiterais de voir se multiplier, pour nos grandes physionomies missionnaires, des portraitistes tels que vous. » La Cardinal Van Roey, archevêque de Malines, souhaite que cet ouvrage contribue à hâter l'introduction de la cause de béatification du P. Damien; ce livre, écrit-il, « montre dans un exemple apte à frapper les foules jusqu'à quel degré d'héroïsme peuvent conduire l'amour du Christ Jésus et l'amour des âmes dans le Christ. Il condamne hautement ce culte du corps et des biens matériels qui empoisonne le monde actuel, en mettant en relief le sacrifice volontaire d'un homme se dévouant à vivre de la vie des lépreux, s'exposant, afin de gagner leur confiance, à se laisser contaminer par eux, les approchant de près, vivant au milieu d'eux comme s'il était lépreux lui-même, et enfin contractant cette affreuse maladie et en supportant pendant quatre ans toutes les humiliations et toutes les souffrances, sans jamais cependant ralentir son activité ou mesurer son dévouement. » (pp. VII-VIII)

Le P. Damien ne s'est pas contenté de soigner les lépreux, il s'est beaucoup préoccupé de les guérir. Si le dévouement des apôtres des lépreux éveille d'abord en nous un sentiment d'admiration pour leur héroïque abnégation, il doit aussi susciter le désir de les aider dans leur besogne difficile : soigner n'est pas tout : il faut encore organiser les léproseries, établir un règlement qui supprime la débauche fréquente chez ces pauvres êtres délaissés de tous, qui permette une certaine vie de famille, compatible avec le danger de contagion; il faut « constituer les populations lépreuses en familles chrétiennes, les organiser en une société moralement saine en leur donnant le sens de la vie éternelle, et en prenant d'une façon efficace les moyens de gouvernement qui font régner l'ordre réel, le profond respect de la dignité humaine,

le bien-être matériel et la charité (1) ». Les médecins recherchent les moyens de prévenir et de guérir la lèpre; si jusqu'à présent aucun remède radical n'a été trouvé, on utilise du moins des procédés pharmaceutiques qui permettent de guérir la lèpre à ses débuts et d'en atténuer les redoutables effets. Pour permettre aux léproseries catholiques de se tenir au courant des progrès de la médecine et de perfectionner leur organisation, une œuvre « *Pro leprosis* » a été fondée en 1923 à Rome par le docteur d'Amato, professeur de dermatologie à l'Université de Rome : elle comptait dans son Comité de direction des représentants de dix instituts missionnaires et publie une revue trimestrielle : *Charitas, Scientia* (2). S. Exc. Mgr Deswazières, dont nous avons déjà parlé, travailla, lors de son séjour en France à l'occasion de son sacre épiscopal, à établir une œuvre qui recueillerait des ressources spécialement destinées aux léproseries des Missions catholiques et qui surtout leur faciliterait tous les progrès utiles d'ordre hospitalier ou d'ordre médical. C'est peut-être sur ses suggestions que fut constitué à Paris en juin 1932 un Centre international de lutte contre la lèpre sous la présidence du Dr Gougerot, professeur de clinique à la Faculté de médecine de Paris et médecin-chef de l'hôpital Saint-Louis. Ce Centre, dont le secrétariat est confié à Mgr Fonteny (Presbytère de Pommeuse, Seine-et-Marne), aura surtout pour but de renseigner les léproseries catholiques sur les améliorations apportées au traitement des lépreux et de susciter des études médicales en collaboration avec les léproseries. Un Bulletin à l'usage des léproseries et des Congrégations missionnaires est en projet, ainsi qu'un service de documentation et d'informations.

IV. — Le jubilé du Séminaire Sainte-Anne de Jérusalem

Le Séminaire Sainte-Anne de Jérusalem doit être cher aux catholiques de France, car il est une des plus belles expressions françaises de l'apostolat catholique dans le Proche Orient. Le Séminaire Sainte-Anne, confié au dévouement

(1) *L'apostolat des lépreux*, cf. *supra*, p. 16.

(2) 64, via dei Serpenti, Rome; cité par *L'apostolat des lépreux*, p. 22.

généreux et éclairé des Pères Blancs du cardinal Lavigerie, forme tout le clergé séculier du rit melchite ou grec-catholique, le plus important, par le nombre de ses fidèles et par son organisation, des divers rits orientaux catholiques, mis à part le rit maronite dont l'évolution s'est faite assez en dehors des autres rits orientaux et qui, groupant toute la nation maronite, ne se trouve pas en face d'une communauté schismatique rivale. Le Séminaire Sainte-Anne dessert la Basilique de Sainte-Anne construite par les Croisés sur l'emplacement, d'après la tradition, de la maison où naquit la Sainte Vierge et tout à côté de la piscine de Bethséda : les Pères Blancs sont donc les gardiens de ces lieux vénérables de l'Immaculée Conception, de la naissance de la Vierge, d'un miracle du Christ, et ils sont les chapelains de la Basilique qui, donnée à la France par les Turcs après la guerre de Crimée en 1856, est un domaine national français : c'est là qu'ont lieu les cérémonies traditionnelles du protectorat religieux français à Jérusalem, ainsi que les actes paroissiaux de la colonie française de Jérusalem.

A la demande du gouvernement français, le cardinal Lavigerie, auquel ses anciennes fonctions de directeur de l'Œuvre d'Orient (il était venu au Liban lors des massacres des Chrétiens en 1860 pour y distribuer d'importants subsides) avaient laissé de solides attaches avec l'Orient, avait envoyé quelques-uns de ses missionnaires à Jérusalem en 1878 pour y prendre possession de la Basilique Sainte-Anne. En 1882, en accord avec le Pape Léon XIII et le Patriarche grec-catholique, le cardinal Lavigerie fondait le Séminaire Sainte-Anne pour le recrutement et la formation selon le rit melchite du clergé oriental. Le jubilé cinquantenaire de cette fondation a été célébré solennellement au milieu de 1932 : et vraiment la Société des Pères Blancs et le Séminaire Sainte-Anne avaient lieu de se réjouir du bien entrepris en ces cinquante années, car, seul Séminaire du rit grec-catholique pour le clergé séculier (les religieux ayant leurs maisons de formation respectives dans les trois Ordres basiliens que comprend le rit), Sainte-Anne de Jérusalem a exercé une profonde influence sur les destinées de cette Église grecque-catholique.

Le Séminaire fut fondé exclusivement pour le bien de ce rit oriental, et les Pères Blancs se sont consacrés à cette œuvre difficile et parfois ingrate avec le plus complet désintéressement : aucun élève du Séminaire ne peut embrasser

le rit latin ni entrer dans la Société des Pères Blancs, car ils sont tous destinés au clergé séculier oriental. Les Pères Blancs, qui sont à la tête du Séminaire, conservent pour eux-mêmes le rit latin, mais l'éducation qu'ils donnent, aussi bien théologique que liturgique, est pleinement conforme à l'esprit et aux traditions du rit dans lequel sont célébrés tous les offices du Séminaire. Sainte-Anne de Jérusalem est donc une remarquable illustration de ce respect des Églises orientales qu'a si souvent professé le Saint-Siège : le Pape Léon XIII avait trouvé dans le cardinal Lavigerie un des esprits les plus compréhensifs de ses vues profondes dans ce domaine. Plusieurs des séances du Congrès eucharistique international de Jérusalem en 1893, que présida comme Légat pontifical le cardinal Langénieux et qui fut une si frappante démonstration par les faits de la catholicité de l'Église romaine, eurent lieu à Sainte-Anne : l'un des professeurs, le P. Michel, y fit, le 16 mai, sur l'attitude à adopter envers les Églises orientales un rapport dont la thèse fut très discutée, mais qui fut reprise l'année suivante par Léon XIII lui-même dans sa fameuse Constitution *Orientalium Ecclesiarum dignitas*. Avec le P. Michel, qui se consacra surtout aux études historiques de l'Orient chrétien, le Séminaire Sainte-Anne compta d'éminents professeurs qui se distinguèrent par leur valeur scientifique ou par leur dévouement à l'Église grecque-catholique : le R. P. Féderlin, le R. P. Delpuch, le R. P. Burtin, surtout, dans le domaine scientifique, le R. P. Couturier, dont les importantes publications font autorité en matière de liturgie orientale. Le Supérieur actuel, le R. P. Portier, aidé par cinq Pères Blancs professeurs au Grand Séminaire (1), huit Pères Blancs et quatre prêtres Melchites professeurs au Petit Séminaire, continue à donner au Séminaire la même formation sérieuse et profonde.

Le Séminaire Sainte-Anne a contribué beaucoup au développement actuel de l'Église grecque-catholique : sincèrement et fidèlement attaché au rit melchite, il ne s'est pas renfermé dans un conservatisme étroit qui pourrait être un danger redoutable pour l'avenir des Églises orientales : elles

(1) Dont l'un, le R. P. Vancour, a été reçu docteur de l'Institut Pontifical Oriental de Rome en juin 1932 avec une thèse remarquable sur la théologie grecque.

doivent en effet vivre avec leur temps et savoir consentir aux évolutions que réclame la transformation des mœurs et des mentalités. Il faut donc savoir allier à un sage respect des traditions orientales la formation d'un clergé aux nécessités de l'apostolat actuel : accord bien délicat, où il faut éviter aussi bien les déviations vers le latinisme, qui seraient fatales pour l'influence du clergé oriental, que l'immobilité paresseuse dans un fixisme rituel. Dans ce travail, où se révèle l'intérêt de la formation occidentale pourvu qu'elle soit assez souple pour s'adapter aux besoins réels et non pour imposer ses systèmes et ses méthodes, le Séminaire Sainte-Anne a joué un rôle excellent. Il est vraiment réconfortant pour l'avenir de l'Église grecque-catholique de constater les résultats auxquels il est parvenu : le clergé grec-catholique compte maintenant des hommes de grande valeur, très attachés à leur rit, nullement désaxés de leur milieu, mais initiés aux méthodes et aux formules modernes d'apostolat et surtout dotés d'une culture religieuse et profane approfondie. On les rencontre par exemple dans ces Collèges, dirigés et organisés entièrement comme des établissements occidentaux, mais selon des programmes adaptés au pays et au rit, tels le Collège patriarcal du Caire, celui de Damas, de Baalbeck, d'Alep. La forme la plus heureuse de ce renouveau religieux nous semble bien être la fondation de la Société des Missionnaires de Saint-Paul ou Paulistes, qui a maintenant son siège à Harissa dans le Liban. Cette Société est établie selon le modèle des Sociétés religieuses qui, comme celles des Lazaristes ou de Saint-Sulpice, groupent des prêtres pour un apostolat commun selon un règlement spécial, mais en dehors des cadres officiels de la vie religieuse. Elle fut fondée en 1903 par Mgr Mouaccad, archevêque de Baalbeck, grand ami du Séminaire : les trois premiers Supérieurs après lui, le P. Joseph Sayegh, aujourd'hui archevêque de Tyr, le P. Paul Sayour, mort en 1922, et le P. Antoine Habib, supérieur actuel (qui a même passé un an chez les Pères Blancs à Maison-Carrée pour s'y former à la vie religieuse), sont des anciens du Séminaire Sainte-Anne, ainsi que tous les membres de la Société. Les Pères Paulistes exercent dans l'Église grecque-catholique un apostolat très fécond, malgré leur petit nombre : prédications, missions, publications d'ouvrages de tout genre (en particulier de livres du P. Elie Andraos) destinés spécialement aux schismatiques pour leur faire con-

naître le Catholicisme, publication d'une revue de belle tenue, *Al Maçarrat*, etc.

Enfin, il faudrait encore signaler quelques Évêques à l'âme ardemment apostolique et dont l'action pastorale est fort estimée : Mgr Sayegh, dont nous venons de parler, Mgr Khoury, Évêque de Homs, Mgr Faraje, Vicaire Patriarcal de Damas, Mgr Salman, Évêque de la Transjordanie, etc. Ils font tous honneur au Séminaire Sainte-Anne, qu'ils tiennent en haute estime et qui par cette magnifique floraison d'Évêques et de Prêtres (8 évêques et 129 prêtres) s'est montré entièrement à la hauteur de l'importante mission que le Saint-Siège lui a confiée (1).

Paul Catrice.

(1) On trouvera un compte-rendu détaillé des fêtes jubilaires du Séminaire Sainte-Anne dans la revue l'*Unité de l'Église* (Paris, Bonne Presse), janvier-février 1933, pp. 28-32. Mgr Philippe Gorra, secrétaire du Patriarcat grec catholique et ancien élève de Sainte-Anne, a publié à l'occasion du jubilé du Séminaire un ouvrage très documenté et bien illustré : *Sainte-Anne de Jérusalem*, 330 p., imprimerie des Pères Paulistes, Harissa, Liban. Cet ouvrage donne tout l'historique du Sanctuaire et du Séminaire de Sainte-Anne et publie des notices biographiques des évêques et prêtres anciens élèves du Séminaire ainsi que des Pères Blancs, professeurs ou anciens professeurs.

Pour la lecture spirituelle

Vie chrétienne et Action Catholique

L'Action catholique exige la collaboration des laïques avec la hiérarchie : au fond, la mise en commun de toutes les forces de l'Église militante. Immense tableau, et combien grandiose, de toute l'activité surnaturelle, intérieure et extérieure; œuvre commune de Dieu et de la créature; combat incessant mêlé de victoires et de défaites; joie suprême de la lutte pour les âmes, pour la gloire de Dieu. Lire quelque récit de cette Histoire de l'Église, plus belle et plus captivante que la Légende dorée, n'est-ce pas jouir ? n'est-ce pas entrer plus avant dans la vie de Dieu et de son Épouse immortelle ?

La vivante actualité des Ordres religieux (1)

Six Conférences de D.R.A.C. étudient les Cisterciens, les Spiritains, le Carmel, les Assomptionnistes, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, les Salésiens. Contemplatifs, missionnaires, éducateurs, mosaïque d'une merveilleuse unité, que l'on ne saurait contempler sans orgueil et sans humilité : fierté d'appartenir à l'Église dont les fils déploient de si admirables vertus, et confusion de se voir membre si débile d'un corps divin.

Le R. P. Dom Chautard a donné là des pages émouvantes sur un Clemenceau inconnu. Le R. P. Cabon, avec sa précision coutumière et son étonnante puissance de raccourci, expose l'œuvre immense des Spiritains. Le Carmel trouve dans le R. P. Bruno de Jésus-Marie l'historien qui désormais s'impose de saint Jean de la Croix et de son Ordre réformé. Le

(1) Paris, Spes, et *Drac.* — 12 fr. (2e série).

R. P. Sergheraert raconte avec éclat la vie conquérante du Père d'Alzon, dont cette année fête les fils fondateurs de *La Croix*, et les œuvres qui ont suivi celle-ci. La R. Mère Catherine chante, dans un style rapide et direct, « l'optimisme » des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, — et leur héroïsme, ajouterons-nous. Enfin le R. P. Auffray, l'auteur bien connu de l'histoire de Don Bosco et de l'Éducation salésienne, raconte la sublime épopée de son œuvre parmi les misères navrantes du peuple, et demande avec énergie le droit pour elle de continuer.

L'Église en marche (1)

M. Goyau, à vouloir célébrer les Missions, ne néglige pas pour cela l'actualité. La troisième série de ses études missionnaires nous conduit en Mandchourie, à la suite de Mgr Verrolley (des Missions Étrangères), premier vicaire apostolique, — dans l'Hindoustan de Gandhi, missions visitées au nom du Souverain Pontife par Mgr Lépicier, depuis cardinal, — aux îles Gambier, civilisées d'abord par les Picpuciens sans ressources, jetés parmi des anthropophages, exposés aux vexations inouïes du pouvoir européen : le P. Laval dut « s'exiler » de son île, après trente-sept ans de labeur !...

Le Centenaire d'Alger et le Congrès eucharistique de Carthage ont inspiré des pages curieuses, franches et neuves sur la pénétration française et catholique dans l'Afrique du Nord. Et l'Exposition Coloniale a pu fournir à l'auteur de « Les Papes et la question sociale » l'occasion des chapitres riches de pensées et de documents sur la crise familiale chez les Noirs, et sur les Papes et l'idée coloniale.

Nous n'aurons pas l'outrecuidance de louer ce volume : le lecteur y trouvera toutes les qualités de l'éminent historien, — c'est assez dire.

Le Bon-Pasteur d'Angers (2)

M. Édouard Bruley, après un aperçu rapide des fondations de « Refuges » avant la Révolution, raconte avec une ardente vénération les progrès du « Bon-Pasteur » ressuscité par

(1) Paris, Spes. — 15 fr.
(2) Paris, Spes. — 8 fr.

Rose-Virginie Pelletier, la Révérende Mère Marie de Sainte-Euphrasie, dont la béatification semble prochaine. Trois cents maisons aujourd'hui, dans l'un et l'autre hémisphère, — et partout des merveilles de dévouement et de grâce.

Une prochaine édition, qu'il faut souhaiter, donnera sans doute un partage plus facile des faits, des réflexions et des règles. L'ensemble déjà est si prenant !

La France rayonnante (1)

Ce sont l'Argentine, le Chili et l'Uruguay, que le R. P. Lhande a visités en 1930, avant Madagascar et les Indes, après sa très aimée Banlieue rouge. Sans doute il a étudié là-bas l'influence française, — que le bolchevisme combat, — mais comment aurait-il négligé d'observer « le caractère profondément sérieux et ardemment chrétien » de nos amis d'outre-Atlantique ?

Des remarques trop justes, mais exemptes d'une amertume trop acerbe, donneront à réfléchir à quiconque dispose d'une part de l'influence française là-bas. L'ensemble instruira et plaira.

Entraîneurs d'âmes (2)

Quinze monographies suggestives, de saints canonisés, de saints (au sens large) d'aujourd'hui, de jeunes filles, d'enfants, de toute condition et de tout pays : telles sont les belles histoires que M. l'abbé Maire nous conte de tout son cœur, et avec tout son talent. Ce qui n'est pas peu dire. « L'Église est sainte parce que sa doctrine est sainte et... qu'elle forme des saints », avons-nous appris au catéchisme. Ce volume aimable et étudié nous en fournit de nouvelles preuves, qui seront goûtées dans tous les milieux catholiques.

Au secours des paroisses mortes (3)

Le lecteur pourra discuter certains propos de M. l'abbé Gellé, qui n'a peur ni des formules ni des réformes. Les uns

(1) Paris, Beauchesne. — 10 fr. (4 gravures).
(2) Paris-Lyon, Vitte. — S. p. (270 pages).
(3) Paris, Bloud et Gay. — 12 fr.

estimeront que ses offres de jeûne bénédictin aux curés solitaires retardent d'un millénaire ou deux; les autres exalteront la puissance de l'effort communautaire. L'idéal « médiocre » et l'affirmation que « nous n'irons pas plus haut que le médiocre » feront tressaillir des âmes vigoureuses, dont l'essor commence. Oui. Mais si l'on n'admet pas tout, on trouvera partout à prendre ou à penser. Ce livre n'est pas désenchanté : vigoureux, et même combatif.

VII^e Congrès national de Recrutement sacerdotal (1)

Un signe des temps : deux cardinaux, le Nonce, vingt évêques, huit cents prêtres, trois cents séminaristes, et quarante mille laïcs, ont suivi le Congrès, en tout ou en partie ! La municipalité socialiste s'est honorée en favorisant l'ordre matériel des pieuses journées. Les enfants de chœur, les Croisés, les collégiens, les séminaristes, les hommes, les femmes, les prêtres, tour à tour appelés (jour et nuit, peut-on dire) aux conférences les plus attirantes et aux manifestations les plus prenantes; la vérité proclamée sur l'état des diocèses, brutale et cruelle; les mesures nécessaires décidées et déjà prises : ce volume très dense est une mine qu'aucune maison catholique instruite ne saurait négliger.

Catholicisme et laïcité (2)

Ce volume nous donne le 13^e Carême prêché par le R. P. Coulet à Bordeaux. Il étudie le conflit, l'équivoque et les lois de laïcité, l'épouvantail du cléricalisme, et les moyens de rétablir la paix dans la Cité. C'est clair, vivant, documenté, actuel, jamais agressif, toujours magistral. Une formule du R. P. donne la note générale : « La plupart des exigences de la laïcité la plus intransigeante ont obtenu satisfaction [de l'État]... Sous couleur de tout neutraliser, on a tout laïcisé. »

Conférenciers et journalistes s'inspireront utilement de ces pages vigoureuses.

(1) Autun, *Maison des Œuvres*. — 15 fr.
(2) Paris, Spes. — 10 fr.

Je suis séminariste (1)

Ces quatre-vingts pages de M. le chanoine Dequin, supérieur du Petit Séminaire de Chauny, indiquent aux Séminaristes les principes, les devoirs, les conseils les mieux faits pour les « élever ». Elles parlent la langue d'après-guerre, directe et vivante. Elles sont prudentes et avisées, ardentes. Elles feront du bien.

Bienséances ecclésiastiques et pastorales (2)

Un livre de M. le chanoine Blouet est toujours une aubaine excellente. Le vénéré Supérieur du Séminaire de Coutances met à écrire « pour l'honneur de notre état, pour le succès de notre ministère » les qualités sulpiciennes — et personnelles — de mesure, de discrétion, de sérieux, d'imitation de Notre-Seigneur, qui vraiment aident le séminariste et le prêtre à être et à paraître l'*homo Dei* qu'il faut bien être. Certaines vérités sont livrées sans fard, et l'auteur ne mâche pas les mots, à l'occasion. Mais l'ensemble est si bon, si plein de sens sacerdotal, si plein de vraie charité !

Conseils pour la direction des œuvres de jeunesse (3)

M. l'abbé Hello, des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, a voulu éviter aux jeunes (et vieux) directeurs les erreurs « et les déceptions qui découragent les meilleures volontés », en leur racontant les expériences déjà faites et en signalant les conclusions à en tirer. Il s'appuie sur les exemples de MM. Allemand et Timon-David, toujours actuels, et sur les réalisations de ses confrères, MM. Le Prévost, Maignen, Myionnet, qui ont voulu « des œuvres sérieuses qui aillent au fond des choses » : le salut est là.

(1) Chauny (Aisne), A. Baticle. — 5 fr.
(2) Paris, Gabalda. — 12 fr.
(3) Paris, Desclée. — 12 fr.

L'étape des aînés : la route (1)

Le scoutisme en France date de douze ans. Il s'est heureusement développé : louveteaux des Meutes, éclaireurs des Troupes, chevaliers de la Route, tous sont préparés selon leur âge à leur vie d'homme. Le R. P. Rigaux a voulu « fixer les esprits flottants, épauler les bonnes volontés, assurer le rendement ». Aumôniers, chefs et garçons seront heureux d'apprendre et de pratiquer son petit livre, qui voit haut et large, qui peut beaucoup pour le relèvement et pour la formation sociale, c'est-à-dire chrétienne.

La Tour du Pin (2)

Un beau livre, nuancé, neuf, instructif, et qui ne cache point la vérité. Le marquis René de la Tour du Pin-Chambly, d'une vieille famille militaire, entra à Saint-Cyr en 1852. Six élèves, lui compris, faisaient leurs pâques : vingt ans après, officier-instructeur, il vit les deux tiers des élèves communier. Guerre de Crimée, guerre d'Italie, guerre d'Algérie, guerre de France, la Commune, attaché militaire à Vienne, ami du comte de Chambord, La Tour du Pin, noblement royaliste jusqu'à la fin, défendit son village d'Arrancy de 1914 à 1918 — il avait 80 ans — avec une vigueur et une adresse dignes du nom qu'il portait. Les Allemands l'évacuèrent à Lausanne. Quand il revint, à 85 ans, ce fut pour rebâtir Arrancy, mais non son propre château !... Il mourut âgé de plus de 90 ans.

Son œuvre sociale — l'Œuvre des Cercles, les Syndicats, les *Aphorismes de politique sociale*, *Vers un ordre social chrétien* — fut toute chrétienne : La Tour du Pin voulait « l'entente pour la vie en place de la lutte pour la vie », selon la *Rerum Novarum*.

Qu'il n'ait pas pu se « rallier », certes c'est un regret : mais quelle vie montante d'un bout à l'autre !

René Cardaliaguet.

(1) Paris, Spes. — 5 fr.
(2) Paris, Flammarion. — 12 fr.

*
* *

« Le Sacrifice du Chef » (1)

S'il s'agissait de résumer ce livre, l'on ne pourrait mieux faire que de reproduire ici le plan développé, le syllogisme et la phrase lapidaire : « La Messe est le *Signe* de la Croix » par lesquels l'auteur a eu l'heureuse pensée d'ouvrir son étude (pp. 2 à 5). Encore moins pouvons-nous songer à envisager ce travail du point de vue théologique. Qui ne sait tout à la fois et l'actualité du problème religieux soulevé par les relations du sacrifice de la Messe avec celui de la Croix, et le grand nombre d'exposés parus sur cette question — chacun apportant ses nuances spéciales sans pouvoir prétendre encore à une solution définitive? Qu'il suffise ici de relever l'importance de pareil ouvrage pour la vie spirituelle du lecteur.

Reconnaissons d'abord à ce livre la fraîcheur des sources. Les manuels, à force de résumer, réduisent et dessèchent la réalité. Infiniment plus satisfaisant pour l'esprit, plus vivifiant pour l'âme, le contact direct avec nos origines chrétiennes et nos grands docteurs : l'Ecriture, la Liturgie, saint Augustin et saint Thomas. Telles sont en effet les autorités qui sont le plus fréquemment, sinon exclusivement, invoquées. A vrai dire, l'auteur n'ignore pas les travaux antérieurs parus sur le sujet, mais sa science parfaitement assimilée n'encombre pas ses développements; peu de notes d'ordre technique; de la philosophie sans doute, mais dans la mesure où cela est nécessaire et comme à regret. « Pourquoi faut-il qu'avant d'aborder la lecture des textes primitifs nous soyons obligés de construire d'abord à leur service une introduction philosophique? Celle-ci est pourtant indispensable au résultat de nos recherches et même à l'intelligence de notre propre effort. Quand elle nous aura montré l'état de la question

(1) Chan. E. Masure, *Le Sacrifice du Chef*, chez Beauchesne, Paris.

et la méthode à suivre pour atteindre le but, nous pourrons utilement reprendre contact avec les saintes Écritures des premiers temoins » (p. 102). A l'école de saint Augustin et de saint Thomas interprétant l'Ecriture et la Liturgie, nous goûtons ainsi « la joie de rencontrer sur les voies qui conduisent à l'autel tous les dogmes chrétiens, l'Incarnation et la Rédemption, la divinité de Jésus-Christ, et le mystère du salut du monde par la croix du Sauveur » (p. 1).

Intérêt du retour aux origines pour notre vie intérieure; intérêt aussi des matières traitées. Le Sacrifice, le Fils de Dieu, la Messe : qui peut nier que nous soyons transportés ici en plein cœur de la parfaite religion? « Le Sacrifice est aussi universel que le fait religieux lui-même dont il occupe le centre et forme le noyau. » Telle est la vérité que, dans sa première partie, l'auteur place en un relief saisissant et qu'il fait ressortir de ses pénétrantes analyses. Non moins impressionnante est l'application qu'il fait de cette idée générale du sacrifice au Christ et à la Messe. Si bien qu'à l'impression de n'envisager qu'une partie du dogme, une leçon de catéchisme, succède bientôt la conviction d'avancer plus avant dans l'intimité même de Dieu. « Ce n'est plus seulement le Christ qui nous devient tout proche et dont nous retrouvons l'âme et la doctrine inscrites aux Ecritures — mais, grâce au Christ, c'est le Père lui-même que nous atteignons au point de le voir et de l'entendre. Telle est la puissance du Christ et du mystère de Jésus. « Philippe, qui me voit, voit aussi le Père. Que me parles-tu de voir le Père? » Nous réalisons enfin le sens de cette parole qui paraît étrange et qui est cependant si simple en son apaisante profondeur » (p. 174).

Il reste évidemment que la vérité privilégiée sur laquelle l'auteur insiste et qui est féconde à souhait pour notre vie intérieure, c'est celle qu'évoque le titre du livre : Le Christ notre Chef. « Jésus est ce nouvel Adam, et le Christ et nous ne formons plus qu'un seul corps dont il est la tête. Une vie commune qui ne supprime pas nos personnalités nous communique désormais tout le mystère du Fils. Or ce mystère, c'est celui de la rencontre avec le Père, c'est le sacrifice à son terme ayant atteint la fin » (p. 212). Vérité émouvante, solidement étayée par les doctrines les plus essentielles au christianisme, pleine de conséquences pour qui sait l'entendre.

« Créateur de religion, auteur de la grâce, origine du salut, Rédemption en personne, il agit puissamment sur tous ceux qui l'ont choisi comme leur victime, auxquels plutôt il s'est offert lui-même pour leur servir d'oblat et d'hostie. Il est plus que jamais, en son état d'immolation, notre Chef; car il nous soutient tous par sa présence et son action. Victime, soit! mais victime vivifiante, qui donne leur valeur à ceux qui l'immolent, au lieu de recevoir d'eux sa signification et son prix » (p. 352).

Le Sacrifice du Chef est un livre plein de richesses. A quiconque prendra la peine de le lire avec attention et persévérance, nous pouvons promettre les joies intellectuelles e spirituelles les plus hautes.

HYAC. MARÉCHAL, O. P.

*
* *

Le Rosaire

Les Frères Prêcheurs ont toujours défendu la tradition de famille qui fait de saint Dominique le propagateur du Rosaire. Dieu sait si de graves (et légers) érudits ont contesté le fait. Alain de la Roche avait menti, disait-on, forgeant de toutes pièces la légende, gracieuse mais fausse, de la Vierge Marie envoyant elle-même son héraut prêcher le Rosaire parmi les hérétiques. Invention faite après coup, au XV[e] siècles, mais qui ne correspond à aucune réalité!

On oubliait une chose. C'est qu'une institution comme celle-là ne se trouve pas, dès l'origine, absolument déterminée. Elle ne surgit pas soudain, toute forgée, mais, comme toute institution humaine, s'élabore lentement, se développe, se modifie, se précise, et après bien des siècles seulement se manifeste en des formules définies et universelles.

Or cette évolution historique s'est faite « autour de saint Dominique et avec saint Dominique pour centre ». C'est l'af-

firmation amplement et savamment prouvée par M. Maxime Gorce dans un livre paru l'an dernier dont nous aurions dû rendre compte plus tôt à cause de sa valeur d'érudition et d'originalité (1).

Originalité non seulement d'une présentation parfaite, mais d'une véritable découverte, puisqu'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de 1328 lui a permis de justifier sa thèse, qu'il résume ainsi : « En très bref, Alain de la Roche (1475) n'a pas menti. Le contenu de ses Rosaires est l'équivalent du *Rosarius* (1328), ms 12483, fds fr., B. Nat. Tous deux se réfèrent au Psautier de Marie de Thomas de Cantimpré (1250), aux *Vitae Fratrum* et à des *Mariale* où il est dit, au XIII[e] siècle, que la piété fleurie des *Ave* et de leurs méditations joyeuses est la « prédication » par laquelle saint Dominique a été l'instrument de la Providence suscité par la Vierge pour sauver le monde. »

La démonstration, toute fleurie des roses de Marie, s'établit en trois étapes : Les méditations joyeuses et leur *Ave* — Équivalence des joies, des roses, des couplets, des chapels de roses, des répétitions d'*Ave*, des chansons — Le Psautier de cent cinquante *Ave* et l'idée de la rose.

Ceci rappelé, on peut lire le manuscrit : *Rosarius*, en connaissance de cause. On y voit que « l'Ordre de saint Dominique est donné comme l'ordre du Rosaire, parce que c'est l'ordre de Marie... On aurait pu voir tout cela rien que dans les documents du XIII[e] siècle relatifs au rôle de la Vierge dans la vie de saint Dominique et dans l'Ordre : mais à une condition, c'est que l'on sût que le Rosaire était un cycle de dévotion toujours en train de se constituer, de s'unifier. *A la condition de savoir que le Rosaire, c'était tout simplement la piété mariale vers 1210, à l'époque de saint Dominique...* Maintenant, y eut-il un événement mystique spécialement consacré à la mission de saint Dominique et où la Vierge lui aurait dit de prêcher le Rosaire? C'est tout à fait dans la ligne, dans la mentalité du document *Rosarius*. »

On le voit, la conclusion est nette, appuyée sur des textes indiscutables.

(1) Maxime Gorce, *Le rosaire et ses antécédents historiques* d'après le manuscrit 12483, fonds français de la Bibliothèque nationale. A. Picard, Paris, 1932. 116 pp.

Nous trouvons, à lire ce livre, un autre profit, celui de découvrir des fleurs charmantes de poésie. Ce *Rosarius* de 1328 contient de petits chefs-d'œuvre de grâce et d'ingénuité. Voici la vision de saint Dominique, contemplant tous ses fils sous le manteau de la Vierge. Tout joyeux, il les appelle au chapitre :

Les freres apele en chapitre.
D'eus apeler avoit bon titre.
Il leur a fait un grand sermon
Edifiant et bel et bon
Et leur conte la vision
Si comme estoit sans fiction.
Mult leur admoneste et prie
Qu'ils honneurent Dame Marie...

Et ce chant en l'honneur de la Vierge :

Ave Sainte Marie,
Resplendissante rose,
De tout le mont la flour,
Virginité enclose.
Ave la déité
Qui en vous se repose
Entre Ciel et terre
La si très douce chose.
Ave Sainte Marie,
Glorieuse royne,
Joie de toutes dames
Et couronne virgine.
Requerez votre Filz
Ainsi le mons incline
Qu'il de mes trespas
Me fasse médecine.
Ave Sainte Marie.

Enfin cet : *Ave rosa speciosa* :

Tu es la fleur, tu es la rose,
Tu es celle en qui se repose
La douceur qui toute autre passe.

Tu es celle en qui est enclose
La beauté qui, pour nulle chose
Qui soit, s'efface, ni ne passe.

Saint Dominique fut prud'hon,
Du Saint-Esprit eut les sept dons
Te prêchant : *Ave Maria.*

Le Saint-Esprit en ton cœur nage,
Pour ce le mien cœur s'octroya
A toi servir et faire hommage.

Un sourire de poésie dans une austère érudition, voilà cet ouvrage, et qui nous fait aimer davantage la douce et joyeuse tradition dominicaine.

fr. Pierre Boisselot.

*
* *

Vers la perfection de la vie spirituelle (1)

Tout récemment, ici même (*Suppl.* de *La Vie Spir.*, juin 1930, pp. [97]-[126], M. l'abbé Glorieux précisait la date où fut écrit le *De perfectione vitae spiritualis* de saint Thomas, détaillait les circonstances qui provoquèrent sa composition et ses deux éditions successives (1269-1270), mettait en relief la force de son exposé de la thèse catholique sur la perfection. Le P. M. nous en donne aujourd'hui une traduction claire, agréable et fidèle. Il s'est abstenu de tout commentaire, mais a heureusement marqué par un grand nombre de titres et de sous-titres la structure logique de l'ouvrage. On aimerait qu'il eût indiqué, au moins par une table de concordance avec ses propres divisions, les divisions du traité dans les éditions latines courantes.

J. P.

(1) S. Thomas d'Aquin, *Vers la perfection de la vie spirituelle.* Trad. de H. Maréchal, O. P. Paris, Lethielleux, 1932; in-12, xiv-168 pp.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).